

Jean-Marie Seillan

Aux sources du roman colonial

L'Afrique à la fin du XIX^e siècle



KARTHALA

Publié avec le concours
du Centre national du Livre

« Lettres du Sud »

La collection « Lettres du Sud », fondée à l'origine par Patrick Mérand et reprise par Henry Tourneux en 1986, rassemble des études de niveau universitaire consacrées aux littératures du Sud ou périphériques. Ces études peuvent porter sur un thème, un pays ou un ensemble géographique, un auteur (comme Ahmadou Kourouma, Maryse Condé, Mouloud Feraoun ou Mongo Beti...). Les études comparatives y sont également les bienvenues. Un volet de la collection est consacré à la création littéraire : quelques œuvres de fiction y ont été ponctuellement publiées, comme l'œuvre théâtrale d'Ina Césaire.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions KARTHALA, 2014
(Première édition papier, 2006)
ISBN : 978-2-8111-3929-2

Jean-Marie Seillan

Aux sources du roman colonial (1863-1914)

L'Afrique à la fin du XIX^e siècle

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Introduction générale

Au regard rétrospectif de l'Histoire, ce qui frappe le plus dans le processus de colonisation de l'Afrique, c'est assurément son extrême rapidité. Pour l'essentiel, tout s'est passé en moins d'un quart de siècle. En 1875, la France ne montre aucun intérêt politique ou économique véritable pour le continent africain ; en 1900, elle y possède un empire qui représente vingt fois sa propre superficie et constituera un enjeu majeur de débat politique au XX^e siècle. L'Algérie, certes, est présente dans la politique et l'esprit français depuis 1830. Au milieu du siècle, la casquette du père Bugeaud et la smalah d'Abd-el-Kader sont, comme le notera Leiris bien plus tard, des éléments vivants de « l'imagerie africaine¹ », cependant que l'orientalisme romantique, né avec la campagne d'Égypte de Bonaparte et relancé par l'insurrection grecque de 1821, donne au monde musulman, fût-ce sous forme de poncifs picturaux et poétiques, une existence constante.

À l'Afrique subsaharienne, en revanche, on porte peu d'attention. La première moitié du siècle ne la connaît guère que par les relations des grands voyageurs (Caillié, Barth, Naghtigal), non par des événements. En 1848, la seconde abolition de l'esclavage a bien ramené la question négrière sous les feux de l'actualité, mais elle l'a traitée dans une perspective antillaise plus qu'africaine. Faidherbe, gouverneur du Sénégal de 1854 à 1861 puis de 1863 à 1865, a beau mener contre El-Hadj Omar des opérations militaires qui ouvrent la voie à la future conquête du Soudan, ce dernier est encore largement inexploré. À cette date, Tombouctou, les sources du Nil ou les monts de la Lune relèvent plus du mythe que de la géographie. Comme l'indique la toponymie (Côte des Graines, Côte des Palmes, Côte d'Ivoire, Côte de l'Or, Côte des Esclaves), le golfe de Guinée n'existe que par son littoral et par les produits commerciaux que l'on y échange. La France n'y possède que quelques comptoirs, souvent déficitaires, et les abandonne à l'exploitation privée. Sans doute le Second Empire développe-t-il une

1. Dans *L'Afrique fantôme* en 1934, Gallimard, 1934, p. 294.

ambition géopolitique marquée par des expéditions militaires lointaines (Liban, Crimée, Chine, Nouvelle-Calédonie) et par l'inauguration, significative pour l'Afrique, du canal de Suez, confiée à l'Impératrice elle-même en 1869. Mais la déroute de l'aventure coloniale mexicaine qui aboutit à l'exécution de l'archiduc Maximilien en 1867, et plus encore la stupeur causée dans l'été 1870 par la défaite française devant l'impérialisme prussien brisent cet esprit de conquête. Elles provoquent un sentiment de doute et un recentrement sur les urgences intérieures. La décennie 1870-1880 solde les comptes de la défaite, du siège de Paris et de la Commune, et dote la République d'institutions capables de résister à la réaction monarchiste.

Mais si l'on peut encore, en 1877, commencer un livre intitulé *L'Afrique inconnue* par « L'Afrique est le continent des mystères² », tout change avec les années 1880. La revanche contre l'Allemagne n'étant pas d'actualité, c'est l'Angleterre qui sert à la France de *stimulus* et de rivale hors d'Europe, tout en servant de point de fixation au chauvinisme xénophobe. La Conférence de Berlin détermine en 1885 les modalités de partage de l'Afrique noire entre puissances européennes et proclame la liberté de navigation sur les fleuves. La France monte alors, souvent à peu de frais, de grandes explorations qui prennent la relève de celles de Savorgnan de Brazza commencées dans les années 1875-1878. En peu d'années, elle envoie Binger dans la boucle du Niger, Fourneau sur l'Ogooué, Monteil de Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad, Mizon dans le bassin du Niger, Dybowski sur le Chari, etc. Simultanément, elle se dote d'un corps d'administrateurs coloniaux (1886), d'une École coloniale (1889), d'un Comité de l'Afrique française (1890), d'un Groupe colonial à la Chambre des députés (1892) puis au Sénat (1898), d'un ministère des Colonies (1894). Des villes nouvelles, capitales des futurs États indépendants, se fondent (Brazzaville en 1880, Bangui et Conakry en 1889), les opérations militaires, suivies de la signature de traités de protectorat, se multiplient. Les longues manœuvres contre Ahmadou et Samory Touré au Soudan cèdent la place à de véritables conquêtes. La guerre du Dahomey et la prise d'Abomey en 1892, l'occupation de Tombouctou en 1893, la conquête de Madagascar en 1895, l'expédition Marchand en 1898 offrent aux nationalistes des faits d'armes déclarés d'autant plus admirables, même quand leur résultat est douteux, qu'ils sont accomplis dans des conditions climatiques difficiles, en situation d'infériorité numérique ou qu'ils prennent la forme, propice à l'investissement romanesque, de trahisons à venger. Collectivement mise à mal en 1870, la valeur du soldat français retrouve à s'illustrer en Afrique en se repliant sur l'individu. Au modèle épique des amples mouvements de troupes

2. P. Gilbert, *L'Afrique inconnue, récits et aventures des voyageurs modernes au Soudan oriental*, Tours, Mame, 243 p.

napoléoniens succèdent une nouvelle forme d'héroïsme militaire et des scénarios inédits : la poignée de héros survivant en pays hostile, la colonne isolée ou encerclée, l'abnégation et le sacrifice personnel. Dépeuplé par la défaite de 70, le panthéon des grands officiers se dote de nouvelles figures (Faidherbe, Dodds, Gallieni, Lyautey, etc.) et d'ennemis inédits que leur étrangeté rend aisément mythifiables, comme les Amazones, les Touaregs ou les fanatiques islamistes du Mahdi.

Haussée au premier rang de l'actualité militaire et politique au début des années 1890, l'Afrique subsaharienne trouve donc pour la première fois l'occasion d'entrer en littérature. Non pour y composer une littérature *coloniale* qui n'apparaîtra pas avant l'implantation de deuxième génération, comme la romancière Myriam Harry l'expliquait dans une interview en 1905 : « Peut-être aurons-nous plus tard une littérature lointaine, une littérature coloniale. Elle sera d'action plutôt que de rêve. Les fils de nos colons nous la donneront dans vingt ans³ ». De fait, il faudra attendre les années 1920-1930 pour voir apparaître des romanciers spécialisés comme Marius Ary-Leblond, Pierre Mille, Jean d'Esme ou Joseph Peyré. Il existe donc, entre la littérature exotique romantique à dominante orientalisante et la littérature coloniale proprement dite, un long entre-deux qui correspond, du point de vue historique, à la phase de conquête territoriale de l'Afrique et dans l'histoire de la littérature à cette période aux frontières indécises que l'on a pris l'habitude d'appeler *fin de siècle*⁴.

À vrai dire, les premiers repérages d'une présence de l'Afrique dans cette littérature fin de siècle, exception faite de quelques Jules Verne et du *Roman d'un spahi* de Pierre Loti, paraissent peu fructueux. Les naturalistes étaient trop absorbés par l'étude du milieu social français, trop fascinés par la médiocrité des petits bourgeois sédentaires pour rêver de terres d'aventures et d'inconnu⁵ ; les décadents et les symbolistes, amateurs d'œuvres poussées en « serres chaudes », férus de littérature septentrionale, ressourçaient leurs mythes littéraires dans le passé biblique, médiéval ou byzantin. On en conclut donc souvent – séquelle probable de l'ancienne rivalité entre les deux empires coloniaux – que si l'impérialisme britannique a donné de grands romanciers à la littérature de langue anglaise, la France n'a jamais trouvé son Rider Haggard, son Conrad ni son Kipling. Pourtant, ces idées reçues, pour

3. Réponse à l'enquête de G. Le Cardonnell et Ch. Vellay, *La Littérature contemporaine (1905). Opinions des écrivains de ce temps*, Mercure de France, 1905, p. 242.

4. Nous élargissons la portée chronologique de la période en ne la bornant pas au bref mouvement décadent.

5. Le *Dictionnaire thématique du roman de mœurs (1850-1914)* de Ph. Hamon et A. Viboud le confirme à l'article *Colonie* : « Le roman de mœurs réaliste-naturaliste [...] reste très centré sur le cadre strictement français, voire strictement parisien, et rares sont les œuvres [...] qui prennent un pays d'Afrique comme cadre principal et unique à l'action » (Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 168).

fondées qu'elles soient, ne résistent pas entièrement à l'examen. L'aveuglante idéologie du chef-d'œuvre empêche, parmi d'autres raisons de nature politique, de se souvenir que la littérature française a possédé, elle aussi, une multitude d'écrivains dont les œuvres de fiction ont offert une Afrique romanesque imaginaire à deux ou trois générations de lecteurs. Une recherche un peu attentive mais loin d'être exhaustive nous a permis de relire, compte non tenu des récits de voyage et des rapports d'expéditions authentiques, plus d'une centaine de romans ou de cycles romanesques consacrés à l'Afrique et écrits par quarante-trois écrivains différents, soit un *corpus* de plus de trente-cinq mille pages. C'est cette littérature de fiction, faite en grande partie de romans d'aventures, que nous entendons réexaminer dans cet ouvrage. Réexaminer et non réhabiliter. Nous n'y avons pas découvert de *Heart of Darkness* méconnu, même pas de *She* oubliée. Seulement un foisonnement de romans qui constituent un champ négligé de la littérature de la fin du XIX^e siècle.

Car l'imaginaire fin de siècle, on l'oublie par trop, ne se résume pas aux chambres confinées, aux prières moites et au narcissisme névrotique des Décadents. Bien avant que Gide, en 1897, n'ait rappelé à ses contemporains l'existence des nourritures terrestres, toute une littérature de plein vent avait obéi à un mouvement centrifuge, s'était ouverte à de grands espaces pour rechercher l'Autre ailleurs qu'en soi-même. Nul doute qu'elle n'ait touché un public infiniment plus vaste que le lectorat symboliste ou décadent. Or si cette littérature de fiction a retravaillé le genre romanesque à ses fins propres, voire ébauché des hybridations génériques inédites, elle a été aussi l'infatigable commis voyageur du stéréotype. Tandis que les poètes écrivaient pour redonner sens aux mots de la tribu, elle montrait à l'inverse – bénéfice moins vain qu'il ne semble – quelle stupéfiante langue de bois officielle constituait alors l'esprit positiviste : grille appliquée aux cultures étrangères avec autant d'autorité et d'intolérance qu'en eurent après elle sa variante marxiste-léniniste ou l'idéologie exportée avec l'*american way of life*, qui toutes se pensent naturelles et universelles. Sous ce rapport, cette littérature d'aventures populaires est l'une des sources de l'imaginaire colonial français : ce qui se dit aujourd'hui à propos de l'Afrique dans le discours social français resterait pour une large part inintelligible si l'on ne remontait vers la source d'où s'est répandue, jusque dans les vaisseaux les plus ténus de l'imaginaire, la pensée raciste.

Mais elle n'est pas seulement un instrument de compréhension du monde moderne ; elle possède aussi un intérêt intrinsèque. Contemporaine de la diffusion du darwinisme et de la naissance de la psychanalyse, elle-même précédée par une interrogation littéraire sur l'inconscient, elle en véhicule les composantes. Sans doute le fait-elle avec innocence, en ce sens qu'elle n'a

pas d'ambition réflexive, n'interroge ni le langage ni ses propres présupposés. Mais elle n'en pose pas moins, *via* le discours de fiction, de grandes questions sur la définition et les frontières de l'humain, sur les motifs de nos peurs, l'exercice de la cruauté. Pendant que la littérature décadente explore la part d'archaïque logée dans l'homme par les voies du récit de rêve, du merveilleux, du fantastique ou par la réinterrogation, parodique ou non, des mythes anciens, les romans d'exploration africaine la scénarisent, faisant du « continent noir » un écran où la société bourgeoise projette des fantasmes aussi révélateurs que ceux que des Esseintes contemple dans les œuvres de Moreau, de Goya et de Jan Luyken.

Antécédents littéraires

Le personnage du Noir occupait dans la fiction française du premier XIX^e siècle la place non négligeable que Léon-François Hoffmann a étudiée dans le *Nègre romantique*⁶. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'un esclave, comme c'était souvent le cas, l'histoire remontait très rarement au point de départ du périple que lui avait imposé la traite, c'est-à-dire en Afrique. À l'exception des personnages de *Mirza*, nouvelle de Mme de Staël qui se déroule sur l'île de Gorée⁷, l'Africain apparaissant dans la fiction littéraire est un déraciné. Il a déjà quitté le continent appelé à devenir pour lui, selon la formule d'Édouard Glissant, le « pays d'avant ». Soit qu'il ait été élevé en France et acculturé selon les usages de l'aristocratie telle la jeune héroïne d'*Ourika* de Mme de Duras (1822) ; soit qu'il apparaisse dans des aventures maritimes liées à la navigation négrière comme dans *Tamango* de Mérimée (1829) ou dans *Atar-Gull* d'Eugène Sue (1831) ; soit enfin qu'il appartienne par ses ancêtres déportés en esclavage à la catégorie des nègres créoles : témoins le *Bug-Jargal* de Hugo (1820 et 1826 pour chacune des deux versions) qui se déroule en Haïti, le *Georges* de Dumas (1843) dont l'histoire se passe en partie, comme *Paul et Virginie*, à l'île de France (aujourd'hui île Maurice) ou encore le *Toussaint-Louverture* de Lamartine (1850) que nous ajouterions ici s'il n'appartenait au théâtre. C'est dire que la terre d'Afrique elle-même, lieu de naissance de l'esclave, est quasiment absente de la littérature de l'âge romantique. *A fortiori* l'ignorance géographique devait-elle être profonde parmi les lecteurs s'il est vrai, comme Daudet le notera en 1872, que, « pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Perse, la

6. *Le Nègre romantique – personnage littéraire et obsession collective*, Payot, 1973.

7. In *Œuvres de jeunesse*, éd. de S. Balayé, Desjonquères, Paris, 1997, p. 159-173.

Turquie, la Mésopotamie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs)⁸ ».

Au reste, quand l'Afrique est évoquée dans les fictions, c'est pour y jouer des rôles subalternes, latéraux, fugitifs, et sous un jour négatif. Aux romanciers cherchant à suggérer la démesure ou l'excès, elle ouvre sur tous les sujets (climat, solitude, ardeur des sentiments, férocité, mystère, etc.) un réservoir de métaphores ou de comparaisons clichées⁹. « Le centre mystérieux de l'Afrique, écrit par exemple l'une des deux jeunes mariées de Balzac, a dévoré bien des voyageurs, et il me semble que tu te jettes, en fait de sentiment, dans un voyage semblable à ceux où tant d'explorateurs ont péri, soit par les nègres, soit dans les sables¹⁰ ». Quand le même Balzac y envoie un personnage, c'est pour lui faire acquérir la sombre aura des aventuriers, mais il ne consacre à sa vie lointaine qu'un rapide sommaire. S'il expédie Charles Grandet sur les côtes d'Afrique pour y faire la traite des nègres, c'est afin de le rendre moralement indigne de sa cousine Eugénie¹¹, et si le baron Hulot y envoie Fischer, c'est pour qu'il y trafique sur les fournitures des armées et le sauve de la ruine¹². Sans doute prête-t-il un véritable passé d'explorateur à Montriveau dans *La Duchesse de Langeais*, mais il s'en tient à un bref sommaire sans songer à tirer l'intrigue d'un roman entier de ce scénario superbe, mais prématuré de plusieurs décennies¹³.

8. *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, Dentu, 1872, ch. XIII, « Le départ ».
9. Cliché ancien comme Flaubert l'a écrit à Sainte-Beuve dans sa lettre sur *Salammbo* des 23-24 décembre 1862 : « Rappelez-vous ce qu'il dit [Voltaire] de la violence des passions en Afrique, dans *Candide*, récit de la vieille : "C'est du feu, du vitriol, etc." ». Terre d'excès, l'Afrique balzacienne sert d'hyperbole aux sentiments les plus différents : « Jamais figure africaine n'exprima mieux la grandeur dans la vengeance, la rapidité du soupçon, la promptitude dans l'exécution d'une pensée, la force du Maure et son irréflexion d'enfant » (Pléiade, éd. Bouteron, *La Fille aux yeux d'or*, 1834, t. V, p. 290). « Jamais aucun des solitaires qui vécurent dans les secs et arides déserts africains ne fut plus maître de ses sens que ne l'était Véronique » (*Le Curé de village*, 1841, t. VIII, p. 747).
10. *Mémoires de deux jeunes mariées*, t. I, p. 297.
11. « Il s'aperçut que le meilleur moyen d'arriver à la fortune était, dans les régions intertropicales, aussi bien qu'en Europe, d'acheter et de vendre des hommes. Il vint donc sur les côtes d'Afrique et fit la traite des nègres. [...] L'habitude de frauder les droits de douane le rendit moins scrupuleux sur les droits de l'homme » (t. III, p. 631-632).
12. Hulot présente l'Algérie comme un « gâchis tempéré par la bouteille à l'encre de toute administration naissante » et y envoie Fischer « comme Napoléon mettait un maréchal pauvre à la tête d'un royaume où l'on pouvait protéger secrètement la contrebande » (*La Cousine Bette*, t. VI, p. 254-255).
13. « Entraîné par son génie entreprenant, par cette hauteur de pensée que, jusqu'alors, les hasards de la guerre avaient satisfaite, et passionné par sa rectitude instinctive pour les projets d'une grande utilité, le général Montriveau s'embarqua dans le dessein d'explorer la Haute-Égypte et les parties inconnues de l'Afrique, les contrées du centre surtout, qui excitent aujourd'hui tant d'intérêt parmi les savants. Son expédition scientifique fut longue et malheureuse. Il avait recueilli des notes précieuses destinées à résoudre les problèmes géographiques ou industriels si ardemment cherchés, et il était

Dans la seconde moitié du siècle, les romanciers naturalistes accordent un peu plus d'importance à l'Afrique, c'est-à-dire à l'Algérie, et en offrent une image composée de dangers mortels, de corruption financière et de déchéance morale. À certains, elle offre un ailleurs commode pour expédier ceux que l'intrigue de leurs romans a besoin d'éliminer : fils tués au combat pour faire pleurer leur mère ou comparses devenus encombrants. Comme Balzac dans *La Fausse maîtresse*¹⁴, les Goncourt usent de cette facilité dans *Sœur Philomène* (1861)¹⁵ et Zola dans *Thérèse Raquin* (1867) qui y fait vivre et disparaître le père de son héroïne à seule fin de donner à celle-ci la sauvagerie atavique exigée par la thèse du roman. L'Afrique est aussi synonyme de malversations depuis que Louis Reybaud, en 1842, a placé le saint-simonien Jérôme Paturot à la tête d'une imaginaire *Société des bitumes du Maroc*¹⁶. Dans la Tunisie du *Bel-Ami* de Maupassant (1885) comme dans le *Paris* de Zola (1898) qui raconte une obscure affaire de chemins de fer africains calquée sur le modèle du Panama (« un pot-de-vin de cinq millions, deux ministres vendus, trente députés et sénateurs compromis »), ses ressources mirifiques servent à monter des escroqueries boursières et à berner les naïfs. Quant à l'Algérie du bivouac, il est rare qu'elle ne soit pas accusée d'être un foyer de régression morale et civique. Comme les chasseurs d'Afrique de *La Débâcle* qui seront balayés dans la défaite de 70, les anciens de la coloniale, s'il est vrai qu'ils ont appris à combattre en Algérie¹⁷, gardent la nostalgie de victoires trop faciles : « Ah ! oui, pendant des années et des années, là-bas, en Afrique, à Mascara, à Biskra, à Dellys, [...] vous auriez vu tous ces sales moricauds filer comme des lièvres, dès que

parvenu, non sans avoir surmonté bien des obstacles, jusqu'au cœur de l'Afrique, lorsqu'il tomba par trahison au pouvoir d'une tribu sauvage. Il fut dépouillé de tout, mis en esclavage et promené pendant deux années à travers les déserts, menacé de mort à tout moment et plus maltraité que ne l'est un animal dont s'amuse d'impitoyables enfants. Sa force de corps et sa constance d'âme lui firent supporter toutes les horreurs de sa captivité ; mais il épuisa presque toute son énergie dans son évasion, qui fut miraculeuse. Il atteignit la colonie française du Sénégal, demi-mort, en haillons, et n'ayant plus que d'informes souvenirs. Les immenses sacrifices de son voyage, l'étude des dialectes de l'Afrique, ses découvertes et ses observations, tout fut perdu » (t. V, p. 161-162).

14. Balzac fait périr « le fils unique de madame de Sérisy, jeune militaire de la plus haute espérance » au combat de la Macta, défaite infligée par Abd-el-Kader au général Trézel (1841, t. II, p. 11).
15. « Son père était parti depuis un an avec un camarade d'atelier qui s'en allait en Afrique, et l'on ne savait ce qu'il était devenu » (éd. Flammarion-Fasquelle, 1922, p. 13).
16. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, ch. IV, éd. Stock, 1949, p. 35-44.
17. Voir par exemple l'*Africain* héroïque Haudancourt, décrit comme un des « officiers de bronze de la conquête », dans *Chérie* d'E. de Goncourt (Charpentier, 1884, ch. II, p. 12-18).

nous paraissions¹⁸... ». École de violence et d'iniquité, la colonie a exercé sur eux un effet moral délétère qui rend problématique leur retour à la vie civile. « Oui, des vieux soldats, écrira Descaves dans *La Colonne* en 1901, des Africains, des lascars qui se fichaient de tout, qui en avaient vu de toutes les couleurs et qui étaient blasés sur toutes¹⁹ ». C'est le cas de l'arriviste Duroy dont la colonie a fait un prédateur et un roublard dans *Bel-Ami* de Maupassant :

« Il se rappelait ses deux années d'Afrique, la façon dont il rançonnait les Arabes dans les petits postes du Sud. Et un sourire cruel et gai passa sur ses lèvres au souvenir d'une escapade qui avait coûté la vie à trois hommes de la tribu des Ouled-Alane et qui leur avait valu, à ses camarades et à lui, vingt poules, deux moutons et de l'or, et de quoi rire pendant six mois.

On n'avait jamais trouvé les coupables, qu'on n'avait guère cherchés d'ailleurs, l'Arabe étant un peu considéré comme la proie naturelle du soldat. [...]

Il se sentait au cœur tous les instincts du sous-off lâché en pays conquis²⁰ ».

Déchéance morale similaire chez le Jésus-Christ de *La Terre*, paysan beauceron dont les campagnes d'Afrique ont fait un déclassé, « un paresseux et un ivrogne, qui [...] s'était mis à battre les champs, refusant tout travail régulier, vivant de braconnage et de maraude, comme s'il eût rançonné encore un peuple tremblant de Bédouins²¹ ».

Si l'on ajoute à ce triste tableau l'image des bataillons disciplinaires du Sud tunisien peinte par Georges Darien dans *Biribi* (1888), on pourrait appliquer à la représentation littéraire de l'Afrique ce que le *Dictionnaire des Idées reçues* de Flaubert retenait des « Colonies (nos) : S'attrister quand on en parle ». Car les écrivains avaient peu de raisons de parler d'elles et ceux qui pouvaient le faire n'étaient pas écrivains. En dépit de la vogue romantique du voyage en Orient, rares furent ceux qui, comme Chateaubriand, Lamartine, Nerval ou Flaubert, se hasardèrent à franchir la Méditerranée.

18. *La Débâcle*, Pléiade, éd. de H. Mitterand, t. V, p. 414.

19. Stock, p. 164-165.

20. 1885, Pléiade, éd. de L. Forestier, 1987, p. 199-200. La nouvelle *Mohammed-Fripouille* (1884) décrit ce type de comportement (Pléiade, *Contes et nouvelles*, t. II, p. 333-340).

21. Pléiade, t. IV, p. 380. Chez Zola, la violence associée au monde africain apparaît dès les origines de la vie à en croire le médecin de *La Joie de vivre* : celui-ci « se souvenait de quelques négresses qu'il avait accouchées, aux colonies, une entre autres, une grande fille dont l'enfant se présentait ainsi par l'épaule, et qui avait succombé, pendant qu'il la délivrait d'un paquet de chair et d'os. C'étaient, pour les chirurgiens de marine, les seules expériences possibles, des femmes éventrées à l'occasion, quand ils faisaient là-bas un service d'hôpital » (t. III, p. 1093).

Encore ces voyageurs lettrés emportaient-ils avec eux leur culture classique : elle leur faisait rechercher dans le monde arabo-musulman une antiquité gréco-romaine livresque et picturale et rejeter comme barbare le peu qu'ils entrevoyaient des hommes vivant plus au sud. Nerval lui-même, plus accessible pourtant que quiconque aux différences humaines, hésite dans son *Voyage en Orient* à ranger les Africains parmi les hommes.

« À voir ces formes malheureuses, qu'il faut bien s'avouer humaines, on se reproche philanthropiquement d'avoir pu manquer d'égards pour le singe [...]. Les gestes et les attitudes ajoutaient encore à ce rapprochement, et je remarquai même que leur pied, allongé et développé sans doute par l'habitude de monter aux arbres, se rattachait sensiblement à la famille des quadrumanes²² ».

Dans la seconde moitié du siècle, aucun écrivain de renom, exception faite de Loti, ne décrit dans une fiction ce qu'il a vu de ses yeux en Afrique noire. Distance, danger, désintérêt plus encore : personne ne dépasse l'Afrique du Nord. De celle-ci, Maupassant ou Lorrain²³ rapporteront des croquis, des chroniques, au plus quelques récits, mais pas de roman – Daudet seul y expédiant Tartarin, anti-héros burlesque.

Au reste, il serait naïf de prêter aux écrivains l'envie de réaliser leur rêve de partir « là-bas où les oiseaux sont ivres ». Nul besoin chez eux de voyager pour voir. Baudelaire, dit-on, n'a guère plus quitté la cabine du *Paquebot-des-Mers-du-Sud* qui le portait vers l'île Bourbon que Marcel Schwob, pourtant épris de romans d'aventures, n'est sorti de la sienne durant son périple aux îles Samoa sur les traces de Stevenson²⁴. Roussel, malgré l'« admiration infinie » qu'il portait aux romans de Verne, s'est passé des Tropiques pour écrire ses *Impressions d'Afrique*²⁵ car, comme l'avait dit Balzac, « le peintre le plus chaud, le plus exact de Florence n'a jamais été à Florence ; ainsi, tel écrivain a pu merveilleusement dépeindre le désert, ses sables, ses mirages, ses palmiers, sans aller de Dan à Sahara²⁶ ». C'est bien pourquoi les écrivains, en croyant décrire cette région du monde, fabriqueront de purs objets *rhétoriques*. Ainsi de Hugo dans le discours prononcé le 18 mai 1879 auprès de Victor Schoelcher pour la commémoration de l'abolition de l'esclavage. De l'Afrique, il offre une vision de poète ivre

22. Éd. de Michel Jeanneret, GF-Flammarion, 1980, t. I, p. 219.

23. *Heures d'Afrique, Chroniques du Maghreb (1893-1898)*, Fasquelle, 1899.

24. Voyages effectués pour l'un en 1841, pour l'autre en 1901-1902.

25. « J'ai beaucoup voyagé [...]. Or de tous ces voyages, je n'ai jamais rien tiré pour mes livres », écrit-il dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres* (1935, rééd. 10-18, 1963, p. 27).

26. Préface de la première édition de *La Peau de Chagrin*, 1831, t. XI, p. 175.

d'antithèses historiques, spatiales, chromatiques, culturelles²⁷. Il confectionne du légendaire et du Hugo en raboutant des bribes de mythes bibliques à des tronçons d'histoire antique, sans se soucier de savoir qu'il parle d'un continent possédant – en lui-même et pour ceux qui l'écoutent, qui le liront et le citeront – une existence effective en-dehors de son discours :

« Quelle terre que cette Afrique ! L'Asie a son histoire, l'Amérique a son histoire, l'Australie même a son histoire, qui date de son commencement dans la mémoire humaine ; l'Afrique n'a pas d'histoire ; une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe. Rome l'a touchée pour la supprimer ; et quand elle s'est crue délivrée de l'Afrique, Rome a jeté sur cette morte immense une de ses épithètes qui ne se traduisent pas : *Africa portentosa*. C'est plus et moins que le prodige. C'est ce qui est absolu dans l'horreur. Le flamboiement tropical en effet, c'est l'Afrique. Il semble que voir l'Afrique, ce soit être aveuglé. Un excès de soleil est un excès de nuit. [...] La Méditerranée a sur l'un de ses bords, le vieil univers et sur l'autre l'univers ignoré, c'est-à-dire d'un côté toute la civilisation, et de l'autre toute la barbarie. [...] Il est là devant nous, ce bloc de sable et de cendre, ce monceau inerte et passif qui depuis six mille ans fait obstacle à la marche universelle. Le monstrueux Cham qui arrête Sem par son énormité, l'Afrique²⁸ ».

« Voir l'Afrique, [c'est] être aveuglé » : ce discours de Hugo en offre la meilleure preuve. Il repose sur une duperie énonciative dans la mesure où, produit de la fonction *poétique*, il s'arroge une efficience *pragmatique*. C'est au nom d'un continent fantasme, d'une Afrique *verbale* que le poète, alors porte-voix des droits et des devoirs de la République, appelle l'Europe à s'appropriier l'Afrique *réelle*. Au reste, l'on observera le soin mis à la vider au préalable de ses habitants ou du moins à dépouiller ceux-ci de tout droit de propriété, ce qui revient à les traiter, hommes et continent, comme de purs objets. « Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu la donne aux hommes, Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la ». Sans attenter à la mémoire de Hugo qui

27. Dès 1841, Hugo recourt aux mêmes images pour formuler devant le général Bugeaud ses convictions colonisatrices : « C'est la civilisation qui marche sur la barbarie. C'est un peuple éclairé qui va trouver un peuple dans la nuit. Nous sommes les Grecs du monde ; c'est à nous d'illuminer le monde » (*Choses vues*, 1841, éd. Folio, t. I, p. 204). Poète, il ne voit dans l'Afrique qu'une terre « exilée et maudite » (« Les Temps paniques »), « ignorée et maudite » (« Les Trois cents »), ou n'en retient que « les peuples monstrueux qui hurlent près du Nil » (« Les Chevaliers errants », *La Légende des siècles*, éd. Truchet, Pléiade, 1950, p. 50, 76 et 212).

28. Discours sur l'Afrique de 1879, *Actes et paroles*, Laffont, coll. « Bouquins », t. IV, p. 1010.

avait eu sur la question coloniale des jugements plus lucides auparavant²⁹, il faut bien reconnaître qu'une ânerie aussi monumentale pouvait avoir, à proportion, des effets désastreux.

Dominantes génériques

C'est donc aux *minores*, feuilletonistes pressés et laissés-pour-compte de la réussite éditoriale, que la littérature française abandonne cet immense territoire géographique et imaginaire. Ceux-ci ne manqueront pas d'accepter le legs. C'est pourquoi l'Afrique de la fin du XIX^e siècle se trouve, à peu d'exceptions près, cantonnée dans ce qu'on appelle la paralittérature. Mais celle-ci en a renouvelé et relancé l'intérêt quand Jules Verne eut l'idée, comme le rappelle J.-Y. Tadié, de « faire, pour la géographie, ce que Dumas [avait] entrepris pour l'histoire³⁰ ». Sous ce rapport, Verne a eu le coup de génie de créer, selon le mot de Baudelaire³¹, un poncif. À dater de *Cinq semaines en ballon* (1863) en effet, le romancier populaire n'emprunte plus seulement, comme Dumas ou Féval, aux mémorialistes et aux chroniqueurs, mais aux récits des grands voyageurs et aux comptes rendus d'expéditions. Et la matière ne lui fait pas défaut. Il n'est que de feuilleter la presse des années 1890-1900 ou les ouvrages de vulgarisation³² pour mesurer l'attrait croissant exercé par les rubriques coloniales sur les journalistes et, il faut bien le croire, sur leurs lecteurs. Provende inépuisable de discours et de textes officiels, de récits de voyage, d'interviews, de tribunes, d'éditoriaux, de diatribes, d'anecdotes, de croquis, de cartes, de caricatures, pour un romancier en mal d'informations. Littérature de témoignage et de description, qui cherche à rivaliser avec l'appareil photographique, le traité d'ethnologie, le rapport économique, voire le relevé topographique. Produite non par des écrivains de métier, mais par des militaires, médecins ou officiers de marine,

29. Lire l'analyse de « l'inconséquence de Victor Hugo » par Claude Manceron dans *Marianne et ses colonies*, La Découverte/Poche, 2003, p. 178-184.

30. *Le Roman d'aventures*, PUF, coll. « Écriture », 1982, p. 69. Voir aussi Jean Delabroy pour qui le coup de génie de Jules Verne est d'avoir fait passer le roman de l'histoire à la géographie, du temps à l'espace : « Jules Verne ou le procès de l'aventure et de son livre », in *L'Aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*, sous la direction de R. Bellet, P.U. de Lyon, 1985, p. 126.

31. « Créer un poncif, c'est le génie. Je dois créer un poncif », *Fusées*, Pléiade, éd. Le Dantec, 1961, p. 1260.

32. Le livre de Paul Bory, *À l'assaut de l'Afrique* (Tours, Mame, 1901, 398 p.), offre un bon exemple de ce que le grand public peut aisément savoir de l'Afrique au tournant du siècle.

journalistes que l'armée française expédiait vers le Sénégal et, de là, vers le Soudan, elle n'a pas de préoccupation esthétique ou littéraire. Peu rompus à l'exercice de la plume, les meilleurs auteurs se bornent à décrire ou à narrer d'une façon circonstanciée, parfois avec curiosité et intégrité, les épisodes de leur voyage. Construits en général comme des journaux de route, ces « voyages voyagés³³ » offraient aux enfants et aux adultes « amoureux de cartes et d'estampes » une sorte d'aventure brute et authentique que Hugues Le Roux a raison d'appeler le « romanesque réel³⁴ ».

De tels textes, comme on pense, font la pâture des feuilletonistes. Sous ce rapport, leurs œuvres relèvent d'une écriture *seconde*, même si l'on peut distinguer trois types d'écrivains selon la relation qu'ils ont entretenue avec le continent. Il arrive d'abord que des voyageurs authentiques, anciens militaires souvent, se soient faits romanciers par addiction à l'Afrique. Mêlant à leurs souvenirs personnels une part variable d'affabulation, ils se comportent volontiers en narrateurs autoritaires, assujettissant leurs lecteurs à l'autorité d'un *Moi, je sais...* indiscret : le capitaine Danrit (Driant de son vrai nom) ou Louis Noir (lieutenant-colonel Salmon) sont l'exemple de ces romanciers didactiques, développant à l'usage des pékins casaniers des jugements sans appel. D'autres, au lieu d'écrire parce qu'ils avaient voyagé, semblent avoir voyagé pour écrire. Ce fut le cas de Louis Bousсенard qui préface ses *Robinsons de la Guyane* d'une lettre dédicace datée de juin 1882 adressée à Georges Decaux, le directeur de journal qui finançait les voyages permettant au romancier d'écrire ses feuilletons d'aventures exotiques. Curieux mélange où l'on ne sait trop quelle justification sert d'alibi à l'autre, de l'exigence documentaire naturaliste ou de l'opération commerciale et publicitaire, elles-mêmes compliquées par la fascination exercée en France, depuis l'immense retentissement de l'affaire Stanley-Livingstone, par le tandem américain formé par le patron du *New York Herald* et l'audacieux journaliste-explorateur :

« Vous avez voulu faire du voyage autre chose qu'une spéculation, et vous avez pleinement réussi, car depuis longtemps le journal dont vous êtes la personnification fait œuvre d'enseignement.

Pour compléter dignement cette entreprise, pour donner une satisfaction absolue à notre nombreux public, vous m'avez envoyé dans les régions inconnues, à la recherche de mœurs, d'aspects, d'aventures et de documents scientifiques.

33. La formule appartient à J. Vinson et P. Dive, auteurs d'un *Voyage extravagant mais véridique d'Alger au Cap exécuté par huit personnages de fantaisie et leur suite*, paru chez Dreyfous en 1890.

34. Maurice Dubard, *Fleur d'Afrique*, préface de Hugues Le Roux, Paris, Ollendorff, 1894, p. VI.

J'ai rapporté de mon voyage en Guyane le drame dont je vous prie d'accepter la dédicace.

Puisque le premier en France vous avez pris cette initiative tout américaine, puisque vous vous inspirez des traditions de Gordon Bennett, je serai votre Stanley et je vous dirai : à bientôt le Tour du monde³⁵ ».

La majorité des romanciers, cependant, étaient dépourvus de toute expérience du terrain. Certains s'en faisaient une gloire, tel ce Paul Lheureux qui avoue avoir écrit un *De Paris à Tombouctou*³⁶ afin de « prouver que rien n'était impossible aux hommes entreprenants, [...] pas même d'écrire un voyage d'exploration africaine au coin de son feu ». Ils affabulaient dans les marges des récits de voyages récemment publiés en les utilisant comme tremplin ou plus rarement comme garde-fou imaginatifs. S'il est difficile dans quelques cas de savoir à quelle source exacte ils ont puisé (par exemple Paul Hervieu pour écrire *Koukourounou*), nombre d'entre eux mentionnent leurs sources, soit directement, soit en déléguant ce soin aux personnages romanesques eux-mêmes. Il en est qui fabriquent des patchworks de citations grossièrement recousues, d'autres qui font fusionner avec adresse le documentaire et le fictionnel. Au demeurant, les mieux informés et les plus scrupuleux ne sont pas ceux qu'on croit : Adolphe Belot, romancier peu estimé de ses contemporains, dépouille et cite plusieurs récits de voyage pour accréditer sa *Vénus noire*, tandis que Zola, l'apôtre des documents et des dossiers préparatoires, bricole un Soudan sur mesure au moyen d'un unique reportage – de crainte sans doute d'en lire d'autres qui auraient pu le démentir. Dans nombre de romans, évidemment, le lecteur attentif aperçoit la couture interne entre érudition livresque et libre affabulation : moment périlleux où le récit, abandonnant les sources vérifiables qui avaient fondé sa crédibilité initiale (toponymes authentiques, références bibliographiques, etc.), pénètre sur le « blanc » de la carte et les territoires de l'imaginaire. Là, le romancier s'invente des royaumes, des peuples et des mœurs qui ne rendent de comptes qu'au fantasmagorique ou à l'idéologique. L'ignorance lance un appel à l'imagination et sert de *stimulus* scriptural. Ernest Psichari l'a écrit en 1908 : « Sur ce carré blanc que je regarde sur une mauvaise carte, il y a eu des passions, des batailles, des conquêtes, des exodes de peuples, des chocs de races. [...] La solitude s'emplit parfois de visions fantastiques³⁷ ».

Espace fantasque, surtout, dont on sait encore si peu de choses sûres autour de 1880 qu'on peut tout en dire. Chaque romancier fait ainsi de

35. *Les Robinsons de la Guyane*, « Les Mystères de la forêt vierge », Paris, Librairie illustrée, 1892.

36. Léon Vanier, 1880, 344-8 p.

37. In *Terres de soleil et de sommeil*, rééd. Conard, 1946, p. 53.

l'Afrique exactement *ce qu'il veut*. A-t-il besoin d'y créer une colonie de peuplement ? Il la déclare inhabitée et y implante sans résistance ses colons français (Zola). Prétend-il faire conquérir l'Europe par les Africains ? L'Afrique devient le continent le plus peuplé du globe (Danrit). En un même lieu, la terre va de la pire aridité à la fécondité du Val de Loire, le climat passe de la plus morbide pestilence à l'air pur d'un sanatorium naturel, les Africains de la sauvagerie cannibale à la bucolique virgilienne. Sous ce rapport, leur continent est la terre bénie, le Chanaan des romanciers. Edmond About le reconnaît : « La vraisemblance absolue n'existe pas en Afrique³⁸ ». À cet euphémisme, la plupart des romanciers du temps qui la décrivaient avec autant d'aplomb que le Pôle Nord ou la Terre de Feu auraient pu souscrire³⁹. Avec un avantage dont est privé le roman historique. Le roman historique à la Dumas emprunte son cadre culturel et événementiel à des mémoires ou des chroniques authentiques ; il se déroule dans des lieux réels (le Louvre possède une histoire, une topographie vérifiables) ; il met en scène, fût-ce au second plan, des personnages sur qui un discours préalable a été tenu. L'aventure géographique, elle, bénéficie durant deux ou trois décennies d'une latitude imaginative quasi infinie : elle peut dire à peu près ce qu'elle veut du roi Mounza ou du roi Kassongo, souverains authentiques, pas de Louis XIII ou de Mazarin.

Latitude restreinte, cependant, du fait que le roman populaire, aujourd'hui comme hier, n'a pas pour objet de changer les horizons d'attente ni de réformer les idées reçues. Son rôle, au contraire, est de les offrir à la reconnaissance du lecteur. C'est pourquoi une stéréotypie se met rapidement en place, les premiers textes – ceux de Verne en particulier – s'imposant comme étalon d'africanité imaginaire. Très tôt, le lecteur désire retrouver ce qu'il croit savoir, donc sait déjà. En Afrique, il lui faut des cannibales et des Pygmées, une chasse à l'éléphant et une reine des Amazones, une poignée de Blancs assiégés, la soif des déserts, les volutes constricteurs du python et la gueule dentée du caïman. Le feuilletoniste, s'il veut gagner sa vie, n'est pas en mesure de les lui refuser. Il les retrace et les renvoie grossir le fonds commun d'images composant l'Afrique de M. Prudhomme. Inventée par des voyageurs en chambre, l'Afrique romanesque se passe donc assez bien de

38. Dans *Les Vacances de la comtesse*, Hachette, 1865, p. 150.

39. Les lieux et les héros sont aussi interchangeables dans l'esprit des romanciers que dans celui des lecteurs, comme le rappelle Daudet dans les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* : « Ils ! c'était tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit... Ils ! c'était l'indien Sioux, dansant autour du poteau de guerre où le malheureux Blanc est attaché. C'était l'ours gris des montagnes Rocheuses, qui se dandine et qui se lèche avec une langue pleine de sang. C'était encore le Touareg du désert, le pirate malais, le bandit des Abruzzes... enfin, c'était ils ! c'est-à-dire la guerre, les voyages, l'aventure, la gloire » (Dentu, 1872).

l'Afrique réelle. Pire : si cette dernière venait à y faire intrusion, elle lui nuirait en l'obligeant à critiquer ou à refondre ses stéréotypes, tâche qui n'est pas la sienne comme le prouvent certains romans d'aventures parus dans les années 1930 et qui décrivent un continent inchangé depuis 1870. Plus d'un romancier pourrait donc écrire comme Georges Auriol, auteur de brefs « Souvenirs d'Afrique » : « En réalité, je ne suis jamais allé en Afrique. Le seul souvenir que j'aie conservé de cette contrée lointaine, est la prise de Blidah qu'un vieux facteur rural du nom de Lecoq m'a contée très souvent dans mon enfance⁴⁰ ».

C'est dire aussi que la plupart des auteurs cités dans cet ouvrage n'ont pas franchi l'épreuve du temps à laquelle ils n'imaginaient même pas que leurs livres pussent être soumis. Pour des raisons historiques d'abord. Nul doute que l'histoire coloniale de la France, faite de refoulements et d'autocensure, ne les ait desservis. Comme l'écrivait déjà Jean Drault en 1936, « la grande guerre devait faire oublier les guerres coloniales, aventures bien petites auprès du grand drame européen⁴¹ ». *A fortiori* après la décolonisation qui a jeté la France dans une mauvaise conscience dont elle ne se donne pas toujours les moyens intellectuels de sortir. Pour des raisons littéraires aussi. Dans son étude sur le *Roman d'aventures*, Jean-Yves Tadié ne nomme ni Boussenard, ni Noir, ni Laurie, ni Monteil, ni Deschaumes, ni Cahu, imperceptibles à ses yeux. De fait, si l'on admet avec lui que le roman d'aventures « commence au style⁴² » – définition qui ressemble à une reconduite à la frontière littéraire –, tous ces feuilletonistes seront exclus du champ de la littérature. Du point de vue de la pure littérarité ou des hiérarchies institutionnelles, aucun d'entre eux, de fait, ne mérite d'être tiré de la torpeur des bibliothèques. On pourrait même dire, si l'on définissait avec Barthes la Littérature comme « une cacographie intentionnelle⁴³ », que ces romanciers s'excluent de son champ pour être des cacographes involontaires. Mais ce point de vue exclusif ne saurait être le nôtre puisqu'à l'adopter, l'Afrique littéraire, à un ou deux romans près, disparaîtrait corps et biens dans l'oubli. Rien de plus impertinent et de plus stérilisant en cette affaire que l'élitisme. Aucun de ces écrivains ne se prenait pour Mallarmé ni même pour Dumas. Au projet de distraire, leur modestie ajoutait seulement le désir de populariser une certaine connaissance d'un continent encore ignoré, comme l'explique Louis Noir en 1892 en inaugurant chez Fayard une série intitulée *Aventures et Voyages* :

40. *Le Chat noir*, 6 avril 1889. Le texte est dédié au duc d'Aumale.

41. En préfaçant en 1936 une réédition de *Chapuzot à Madagascar* (1896), Paris, Gautier-Languereau, p. 7.

42. P. 24.

43. *S/Z*, Seuil, 1970, p. 15.

« On peut dire que l'Afrique n'est pas connue du grand public.

Les livres publiés sont d'un prix si exagéré que le peuple ne peut les lire.

Dix francs, vingt francs, cent francs, ces publications coûteuses réservent, aux seuls élus de la fortune, le plaisir de voyager en imagination dans ces régions pittoresques.

Nous entreprenons, à l'aide de la Bibliothèque à 25 centimes, de faire pénétrer le lecteur, avec nous, dans le Continent Mystérieux⁴⁴ ».

Un tel programme éditorial explique que les questions littéraires posées par ces romans s'inscrivent dans les deux problématiques du *romanesque* et du *roman-feuilleton*. La majorité de ces fictions illustrent, par leur profusion événementielle, leur tendance à la cyclisation, leur schématisation axiologique et leur désir de dépayser le lecteur français, les principaux traits définitionnels du romanesque. S'y adjoignent ceux, plus spécifiques, du roman-feuilleton, dont Jean-Claude Vareille, parmi d'autres, rappelle la toute première contrainte :

« Dans la mesure où ceux qui s'y consacrent sont obligés d'écrire vite, donc selon des canevas éprouvés et en puisant dans un stock de lieux communs non seulement acceptés par le public mais encore qu'il s'attend à trouver, se pose d'emblée le problème de la *répétition* et du *ressassement*⁴⁵ ».

Si antinomiques qu'elles apparaissent avec le dépaysement du lecteur, la répétition et la prévisibilité qui en découle forment en effet une nécessité du genre. T. Todorov l'a rappelé il y déjà longtemps : « Le chef d'œuvre littéraire habituel, en un certain sens, n'entre dans aucun genre si ce n'est le sien propre ; mais le chef d'œuvre de la littérature de masse est précisément le livre qui s'inscrit le mieux dans son genre⁴⁶ ».

Haussée au rang de loi générique, cette prévisibilité – susceptible de laisser place à la surprise puisque l'infraction à la loi est elle-même une légalité du genre – s'exerce à tous les niveaux du texte. Dans l'expression, les *clichés*, syntagmes figés récurrents qui s'appellent les uns les autres, créent un effet de reconnaissance sûr, au point que ces romans, avec le recul, semblent quelquefois s'autoparodier. À l'époque où Goncourt cultive le néologisme et l'adjectif rare, les clichés sont le cœur même de la stylistique feuilletonesque du fait que, outil favori de l'amplification, ils satisfont le besoin de ceux qui doivent fournir leur copie quotidienne en tirant à la ligne. Dans la

44. *Au Dahomey. Une Amazone de Béhanzin*, Fayard.

45. « Le plaisir de la répétition. À propos du *Fils du Diable* », in *Paul Féval romancier populaire*, sous la direction de J. Rohou et J. Dugast, Interférences, Université de Rennes II, 1992, p. 261.

46. « Typologie du roman policier », in *Poétique de la prose*, Seuil, Points, 1971, p. 10.

description, cette exigence de prévisibilité produit des *poncifs*⁴⁷, stéréotypes descriptifs reproductibles, composant des unités isolables et attendues : le *portrait du roi nègre*, souvent assorti de sa gravure, compose ainsi un bref segment de description (un alinéa) prévisible dans son lexique (disparité vestimentaire maximale) et son effet (supposé) comique. Dans la narration, elle génère des segments de récit raboutables et de longueur variable : l'*attaque par un fauve* meuble quelques pages dans un chapitre de transition où elle sert de « bourre » narrative ; l'épisode de *libération des esclaves* compose une unité plus longue (un chapitre complet) à usage idéologique, dramatique et pathétique ; la *chasse au trésor* ou la *recherche de l'explorateur perdu* forment des scénarios extensibles à la dimension d'un roman entier. Chaque unité puise ses matériaux dans le catalogue des unités inférieures ou entre dans une unité supérieure quand le roman se sérialise, l'ensemble finissant par constituer ce sous-genre du roman d'aventures qu'est le roman d'aventures africaines. C'est dire que le plaisir du lecteur réside non dans un changement d'horizon d'attente, mais dans la réitération de scènes connues, dans le déploiement des composantes du paradigme affiché par le genre et le titre du roman. Sainte-Beuve a beau l'avoir dite « industrielle », Jauss « culinaire » et Barthes « lisible », cette littérature, aussi productive aujourd'hui qu'hier, n'en produit pas moins une forme spécifique de plaisir du texte.

C'est le lieu de souligner avec Vincent Jouve la complexité de l'instance appelée *lecteur*⁴⁸. On admettra volontiers que le *lectant*, cette partie active et réflexive du lecteur qui, en n'oubliant jamais qu'un roman est une construction textuelle, place sa jouissance dans la littérarité, soit déçu – à moins qu'il ne tire de la paralittérature le plaisir pervers de voir les techniques narratives travailler à la limite, voire au-delà de leurs capacités. Mais il n'en va pas de même pour le *lisant* ni pour le *lu*. Sans être dupe du statut fictionnel du texte, le *lisant* apporte à la fiction un « consentement euphorique » voisin de celui des enfants. Or la plupart des romans de ce corpus ou bien appartiennent à la littérature de jeunesse, ou bien en adaptent les codes à un public adulte. Servi par l'hypernarrativité et l'extrême rapidité d'un récit qui ne laisse pas le temps à l'objection de naître, le plaisir de la répétition et de la reconnaissance fonctionne à plein dans l'esprit du lecteur : romans d'*aventures* au pluriel, tant l'inventivité l'emporte quelquefois sur l'unité de l'intrigue⁴⁹. Victime de l'anesthésie critique produite par cet affolement

47. Dans son sens originel, le mot désigne un carton sur lequel est dessinée une image que l'on pique pour permettre de la reproduire à l'identique.

48. *L'effet-personnage dans le roman*, PUF, 1992.

49. La « domination du narratif dans l'espace textuel » est un des traits définitoires retenus par Daniel Couégnas dans son *Introduction à la paralittérature*, Seuil, 1992. Combinée à l'oubli où sont tombés nombre de romans étudiés ici, cette absorption quasi entière du

événementiel, le lecteur donne à la va-vite son accord aux procédures de vraisemblabilisation disposées à la hâte par le récit. Mises bout à bout, celles-ci constituent sur l'Afrique et ses habitants un corps de savoir qui garantit le fonctionnement de l'illusion romanesque et apporte au lecteur le bénéfice jubilatoire de reconnaître ce qu'il ne connaissait pas. Et c'est précisément en transformant la reproduction du stéréotype en jouissance que cette littérature constitue un puissant instrument de diffusion idéologique.

Mais c'est surtout le *lu* qui y trouve son compte. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, une large part de la thématique africaine répond aux grandes obsessions de la Décadence. Une société qui se juge hypercivilisée, des hommes qui se disent frappés d'éréthisme cérébral et d'asthénie morale et rêvent d'appeler à leur secours une barbarie régénératrice par sa violence destructrice même, des artistes harassés de positivisme homaisien et fascinés par le magique, le satanique et le sacré : tous devaient trouver dans le « continent mystérieux » de quoi nourrir leur travail imaginaire. Comme le disent les auteurs de *Zoos humains*, « l'Autre fascine parce qu'il permet la projection de fantasmes, et l'intuition des multiples transgressions qu'il est supposé accomplir provoque du désir⁵⁰ ». La conjugaison de l'exotisme et d'un érotisme perçu comme orgie et mélange dionysiaques, les grandes angoisses archaïques réveillées dans les scènes d'anthropophagie ou de sacrifices humains offraient une rêverie voyeuriste compensatoire aux bourgeois ligotés par la monogamie, avec son double exutoire du bordel et de l'adultère. Sous tous ces rapports, le roman populaire est un opérateur de lisibilité des fantasmes collectifs. Il n'est pas jusqu'à la hâte avec laquelle il est écrit, voire bâclé, qui ne laisse affleurer les processus primaires plus lisiblement que dans des grandes œuvres maîtrisées, c'est-à-dire retravaillées par les systèmes de censure, esthétiques, éthiques ou idéologiques.

Idéologie

Philippe Hamon a montré dans quels lieux textuels privilégiés se localise l'axiologie d'un roman et comment les jugements de valeur qu'il formule à divers niveaux se constituent cumulativement en une idéologie⁵¹. Or, s'il peut être problématique de décrire ce processus dans un texte littéraire,

roman par la fonction narrative nous conduira plus souvent qu'à notre gré à faire des résumés événementiels.

50. Sous la direction de N. Bancel, P. Blanchard *et al.*, La Découverte, 2002, p. 13.

51. *Texte et idéologie*, PUF, 1984. Voir aussi Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, PUF, 2001.

surtout quand il se fait dialogique, ironique, polysémique ou encore fortement intertextuel, le propre de la littérature populaire réside dans son univocité et la désambiguïsation systématique de son discours. Plus précisément, celui de la littérature coloniale est, dans l'immense majorité des cas, de partir d'un ensemble de jugements implicites, de présupposés que les romans ne visent ni à expliciter ni encore moins à réexaminer, mais à illustrer et à fictionnaliser. Il s'agit donc bien d'une idéologie si l'on définit celle-ci, avec Barthes, comme « une représentation générale du monde, dont les déterminations politiques (au sens le plus large du terme) sont en général inconscientes⁵² ». Si différents soient-ils, les romanciers puisent leurs convictions dans un fonds idéologique commun, *doxa* coloniale qu'ils se chargent, pour la part qui leur revient dans un processus impliquant la totalité des systèmes discursifs, d'alimenter et de populariser.

La première pièce de cette idéologie est constituée d'un ethnocentrisme⁵³ fondé sur un principe différentiel et comparatif qui veut que l'Européen voyageant en Afrique, dans les romans du moins, rapporte à sa propre culture, transformée en mesure étalon d'une nature universelle, tout ce qui, dans le monde de l'autre, lui paraît s'en éloigner ou s'y opposer. Car tout l'univers romanesque tourne autour du voyageur blanc. Au sein de la fiction, il occupe le rang de protagoniste et incarne les vertus héroïques ; au plan sémiotique, il tient les deux bouts du programme narratif, étant à la fois manipulateur (celui qui fait agir) et juge (celui qui évalue l'action accomplie) ; au plan linguistique, il est le seul à maîtriser le véritable langage, par opposition au mode de communication déclaré onomatopéique du « sauvage », puis au « petit-nègre » de l'Africain colonisé⁵⁴ ; dans le système éditorial, surtout, il cumule les rôles d'auteur, d'illustrateur, d'éditeur, de libraire et de lecteur. Il est de ce fait l'unique producteur et détenteur des normes d'évaluation, des codes éthiques, esthétiques, sociaux, technologiques, langagiers, etc. Et comme l'autre n'est jamais évalué que par rapport à ces normes érigées en absolu du Beau, du Vrai, du Bien et du Juste, il se trouve systématiquement frappé de jugements dépréciatifs.

Agissant avec l'automatisme d'un réflexe intellectuel, la philosophie qui sous-tend la quasi-totalité de ces romans est biologiste et raciste⁵⁵. À l'exception de ceux qui demeurent sensibles au saint-simonisme qui prêchait

52. *Œuvres complètes*, t. 1, 1942-1965, éd. d'É. Marty, Seuil, 1993, p. 778.

53. Nous reprenons la définition de T. Todorov dans *Nous et les autres* : « il consiste à ériger, de manière induite, les valeurs propres à la société à laquelle j'appartiens en valeurs universelles » (Seuil, rééd. Points, p. 21).

54. Selon Ph. Hamon, « la meilleure façon de disqualifier un personnage, c'est de le disqualifier dans son rapport au langage » (*op. cit.*, p. 144).

55. Là encore, nous reprenons la distinction de T. Todorov (*op. cit.*, p. 133-140) entre le racisme, de caractère doctrinal, et le racisme qui désigne des comportements. Il va de soi que le premier engendre le second dans les fictions romanesques.

l'union des races d'Orient et d'Occident, leurs auteurs ne s'interrogent pas sur le fait de savoir s'il est scientifiquement possible ou moralement légitime de distinguer au sein de l'humanité des races différentes, ni si ces races sont hiérarchisables en termes de supériorité et d'infériorité. Ils le savent parce que la biologie, modèle épistémologique du XIX^e siècle, le leur a enseigné et que les témoignages fournis par l'immense majorité des voyageurs le confirment. Ils sont persuadés que, dans les sociétés humaines, le naturel détermine le culturel, le biologique le sociologique, que les dissemblances morphologiques sont la *cause* des différences observables au niveau intellectuel et moral. C'est pourquoi ils sont peu curieux des structures sociales ou mentales des peuples africains. Sans doute admettent-ils que la « race noire » possède en son sein des différences biologiques et des hiérarchies internes, et c'est même un interminable débat que d'établir ces hiérarchies. Mais ils la considèrent, prise dans son ensemble, comme essentiellement hétérogène à la « race blanche » – retirant ainsi à l'humanité l'unité que le XVIII^e siècle lui avait reconnue. En la subdivisant et en en hiérarchisant les composantes, ils sont persuadés d'ordonner le monde et de le rendre intelligible. C'est pourquoi leur savoir soi-disant scientifique a *besoin*, à titre de preuves, de découvrir des sauvages et d'en exposer des spécimens dans ce qu'on a appelé les zoos humains⁵⁶. En retour, ces exhibitions flatteuses pour le narcissisme occidental fournissent des justifications au projet civilisateur de la politique coloniale.

Le droit de coloniser repose donc sur une infériorisation *a priori* de l'autre, même lorsque le colon s'assigne pour objectif, dans cet esprit humanitaire qui constitue chez Jules Ferry, avec la politique et l'économie, l'un des trois grands motifs de la colonisation, de les hausser, dans un délai plus ou moins long, au niveau de celui qui leur servira de modèle. Ferry, on le sait, n'éprouve aucun embarras à distinguer entre races supérieures et races inférieures. On se rappelle aussi avec quel sentiment d'évidence Ernest Renan, grand maître à penser de la seconde moitié du XIX^e siècle, avait jeté en 1871 les fondements idéologiques de ce droit :

« La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure, qui s'y établit pour le gouverner, n'a rien de choquant. [...] La régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. [...] *Regere imperio populos*, voilà notre vocation. [...] La nature a fait une race d'ouvriers ; c'est la race chinoise [...] ; – une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre ; soyez pour lui bon et humain, et tout

56. *Op. cit.*, *passim*. On verra que ceux-ci sont parfois évoqués au sein des fictions romanesques.

sera dans l'ordre ; – une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. [...] Que chacun fasse ce pour quoi il est fait, et tout ira bien⁵⁷ ».

Sous ce rapport, la découverte de l'intérieur de Afrique est à la fois le produit et la victime d'une période – la plus inappropriée à cette tâche, peut-on penser – de la pensée occidentale : celle où le positivisme et le scientisme, sa vulgate idéologique, règnent comme un savoir incapable du moindre scepticisme. Le positivisme sert à la plupart de ces romanciers, dont l'agnosticisme se double souvent d'anticléricalisme, de religion substitutive. Il impose la croyance en un savoir rationnel capable de rendre compte de tout et de tous et enclin à nier l'existence de ce qui résiste par sa singularité à l'universalité proclamée par la nouvelle Loi. Le Même devant être la raison de l'Autre, ce qui est jugé non conforme à l'ordre universel de la raison et de la science est invité de force à s'y soumettre. La différence, au fond, n'a pas lieu d'être.

Des convictions homologues parcourent les fictions romanesques. Assurés de tenir des discours de vérité, leurs narrateurs adoptent vis-à-vis des lecteurs la même supériorité cognitive, la même posture intimidante que celles qu'ils reconnaissent eux-mêmes au savant. Dogmatiques, ils évitent les formes dialogiques ouvertes à l'interrogation et à la conjecture, et, le préjugé leur tenant lieu de certitude, ils transfèrent sans gêne dans leurs fictions les procédures d'accréditation propres aux discours non fictionnels. Il suffit ainsi à un romancier comme Belot de compiler des récits de voyage pour s'autoriser à parler en ethnologue et à « étud[ier] les mœurs, non plus du Bongo, mais du nègre en général ». Du moins ses explorateurs de fiction en sont-ils convaincus :

« Il est certain que, revenus en France, on ne manquera pas de nous dire : “Mais enfin, comment tous ces gens passent-ils leur temps ? Vivent-ils ? Quels sont leurs plaisirs, leurs amusements ? Quel rapport leur existence a-t-elle avec la nôtre ?” Nous espérons pouvoir répondre à ces questions⁵⁸ ».

Comme on pense, l'appropriation de l'autre par le savoir ne souffre aucune réciprocité. Ce n'est donc pas seulement l'« impuissance à imaginer autrui » qui caractérise la vision bourgeoise du Noir, comme Barthes le disait avec indulgence dans l'une de ses *Mythologies*⁵⁹, c'est l'incapacité à lui accorder le droit d'exister. Exister physiquement quand la fiction romanesque rêve de génocides vidant l'Afrique de sa population ; exister

57. Dans *La Réforme intellectuelle et morale*, rééd. de L. Rétat, Complexe, 1990, p. 92-94.

58. *La Vénus noire*, Dentu, 1877, p. 328.

59. « Bichon chez les Nègres », *Mythologies*, Seuil, 1957.

culturellement quand elle imagine des ethnocides faisant vivre les Africains, avec leur assentiment et pour leur plus grand bien, comme des paysans de Normandie. La majorité des romanciers, on s'en persuade vite, pensent la différence en termes d'oppositions binaires irréductibles sans chercher à concevoir une issue mitoyenne ou métisse.

Il serait cependant faux de croire, à la lumière de catégories simplistes et anachroniques, que ces romanciers aient été « de droite ». Non seulement rien ne montre que le couple droite/gauche ait eu alors une réelle pertinence, mais, pour autant qu'on parvienne à le savoir, nombre d'entre eux étaient des républicains progressistes, libres-penseurs et laïcistes. C'est au nom des valeurs de 1789 que le projet de colonisation de l'Afrique s'est développé. À d'infimes exceptions près, le prêtre ou le missionnaire sont absents de ces romans d'aventures⁶⁰, sinon sous la forme de leur équivalent africain qu'est le sorcier, peint avec les traits les plus noirs de l'anticléricisme de l'époque. Seulement, ces romanciers jugent que les idéaux politiques qu'ils veulent promouvoir en France ne sont pas exportables vers l'Afrique. Évolutionnistes et laudateurs d'un progrès indéfini, ils pensent que le développement historique des civilisations humaines est linéaire, que le Noir est le passé, l'enfance du Blanc, le Blanc lui offrant l'image de ce qu'il pourrait être un jour lointain... s'il n'était pas noir.

Politiquement, la plupart sont partisans, au nom d'un « patriotisme élargi⁶¹ », de l'expansion coloniale depuis que celle-ci est devenue l'objectif officiel de la France. Ils paraphrasent dans leurs fictions les grands mots d'ordre fondateurs : de Prévost-Paradol qui avait assuré dès 1868 dans *La France nouvelle* qu'on ne « pourra être compté pour quelque chose et suffisamment respecté dans ce monde nouveau » que grâce à une Algérie riche et abondamment peuplée⁶², ou de Leroy-Beaulieu qui avait proposé en 1874 une formule souvent citée : « Le peuple qui colonise le premier est le premier peuple ; s'il ne l'est pas, il le sera demain⁶³ ». Phrases dont il ne faut pas mésestimer les ressources dramatiques aux yeux de romanciers dont

60. Sur plus de cent romans antérieurs à 1914, quatre seulement mettent en scène un missionnaire : *Cinq semaines en ballon*, *Prisonniers marocains !*, *Aventures merveilleuses de Dache*, *L'Homme aux yeux de verre*. On ajoutera, beaucoup plus tardives, *Les Aventures de Jean Cocasse*.

61. Formule de Ch.-R. Ageron, « Jules Ferry et la colonisation », in *Jules Ferry, fondateur de la République*, éd. de l'EHESS, Paris, 1985, p. 201.

62. Calmann Lévy, Paris, 1884 (13^e éd.), p. 419. « L'Afrique, conclut-il, ne doit pas être pour nous un comptoir comme l'Inde, ni seulement un camp et un champ d'exercice pour notre armée, encore moins un champ d'expérience pour nos philanthropes ; c'est une terre française qui doit être le plus tôt possible peuplée, possédée et cultivée par des Français, si nous voulons qu'elle puisse un jour peser de notre côté dans l'arrangement des affaires humaines » (p. 418).

63. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, Guillaumin et Cie, 1874, p. 606. Cette phrase est la dernière du livre.

l'anglophobie obsessionnelle prend souvent une forme concurrentielle : engager la course contre les Anglais, l'emporter sur eux en déjouant leurs machinations suffit à bâtir bien des scénarios de romans. Concurrence politique au bénéfice de « la plus grande France », mais compétition économique aussi. Mettant leur plume au service du *lobby* colonial, certains feuilletonistes prônent un libéralisme économique sans régulation, dans la lignée du même Leroy-Beaulieu qui en avait défini les principes dans *De la colonisation chez les peuples modernes* :

« Tout ce qui peut restreindre l'initiative et la responsabilité des particuliers doit être soigneusement évité ; le devoir de l'administration dans une colonie se résume en ces trois mots : sécurité, salubrité, viabilité. Les colons n'attendent rien de plus du gouvernement, et ils ont le droit de se plaindre toutes les fois que, non content de ces trois services, il s'ingère dans le cercle de la vie économique⁶⁴ ».

De fait, le roman de colonisation, majoritairement hostile à l'intervention de l'État, fera la satire d'une administration française rétive aux initiatives créatrices et chantera les louanges des francs-tireurs – dans tous les sens du mot. Car ce libéralisme entend aussi délier les énergies individuelles inhibées. En des années où la littérature décadente lance un appel aux Barbares régénérateurs⁶⁵, où une certaine fin de siècle élitiste, férue de romans célibataires, voyage en chambre close – tel des Esseintes qui, partant pour Londres, s'arrête à la gare – nombre de récits authentiques d'exploration, en réaction contre cette asthénie morale, présentent les périls du continent africain comme une école d'audace et une promesse de palingénésie morale. Publié en 1892, le compte rendu d'expédition du capitaine L. G. Binger, *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, se termine sur des mots qui pourraient servir de devise aux voyageurs de papier :

« En Afrique, l'homme vit réellement ; livré à lui-même, toujours en face de situations difficiles ou compliquées, il peut donner largement cours à son initiative, il se sent vraiment quelque'un sur terre. [...] Avoir des souffrances de temps à autre est encore le meilleur moyen de se sentir vivre⁶⁶ ».

64. *Ibid.*, p. 593-94.

65. Par exemple, *Les Noronsoff* de Jean Lorrain : « Il réclamait les Huns d'Attila et les Tartares de Gengis-Khan [...]. "Oui, qu'ils viennent. Viendront-ils enfin ? Qu'ils brûlent tout ici [...]" Et dans un hoquet suprême, il crachait enfin la vieille âme de Byzance trop longtemps attardée en lui » (éd. des Autres, 1979, p. 235).

66. Hachette, 2 vol., 1892, rééd. Société des Africanistes, 1980, p. 340.

Interprétée par des esprits simplistes, cette éthique de l'aventure qui fait du voyage une épreuve intérieure censée transformer le voyageur devient dans certaines fictions un discours de pure propagande. Sergent recruteur du parti colonial, le lieutenant-colonel Salmon, romancier sous le pseudonyme de Louis Noir, fait ainsi miroiter aux yeux des lecteurs de ses publications à vingt centimes le mythe du sans-le-sou transformé en potentat par la seule magie de l'expatriation :

« Quand donc cesserons-nous d'être casaniers et de vivre dans notre trou comme des cloportes, rebelles à tout déploiement ? [...] Nous recommandons aux hommes solides et hardis de solliciter des postes dans les agences françaises.

À quoi bon rester miséreux ici, quand les Anglais trouvent à vivre plantureusement dans leurs colonies, d'où ils reviennent après fortune faite⁶⁷ ».

Tel est le fonds idéologique commun à la majorité des auteurs de romans d'aventures paraissant autour de 1900. Cette communauté de convictions admet certes bien des exceptions et des variantes, tous les romanciers n'y empruntant pas les mêmes matériaux. En particulier, le roman d'aventures africaines, qui constitue un sous-genre défini géographiquement du roman d'aventures, se subdivise lui-même en espèces particulières permettant de composer une typologie interne.

Typologie

La difficulté propre aux opérations de classement réside dans le choix de critères opératoires de catégorisation. En l'occurrence, le plus évident serait celui de la chronologie. Pour brève qu'elle soit, la période qui nous intéresse (1863-1914) a été scandée par une série d'opérations militaires françaises ou anglaises qui pourraient servir d'articulations temporelles intrinsèques. Par exemple, la conquête du Dahomey ou la guerre des Boers en Afrique du Sud, une fois transposées dans les fictions, ont introduit des innovations notables dans les scénarios, les thématiques ou le personnel romanesques. Mais ces innovations ne fournissent guère, à qui veut en tirer une périodisation d'ensemble, qu'un *terminus a quo*. Si l'on parvient parfois à dater la

67. Dans *Le Pendu rouge du Niger*, épisode n° 26 de la série *Voyages – Explorations – Aventures*, Fayard frères, p. 97-98. Une livraison hebdomadaire d'environ cent vingt-huit pages était vendue vingt centimes.

naissance d'un type précis d'intrigue et à la mettre en rapport avec tel événement de l'histoire coloniale, on constate aussi que chaque type identifié poursuit ultérieurement sa carrière dans un enchevêtrement de sous-genres impossible à démêler après 1900. Les caractères morpho-thématiques survivent si bien aux conditions historiques qui les ont suscités que certains romans continuent jusque dans les années 1930 de décrire comme d'actualité une Afrique quasiment précoloniale.

Il semble moins efficace encore d'effectuer une catégorisation en fonction des lecteurs visés, ou, ce qui revient partiellement au même, des éditeurs, collections ou revues qui publient ces romans. Car, outre qu'un roman, Verne l'a montré, peut atteindre à la fois un public de jeunes et d'adultes, il apparaît vite que les romans pour enfants, pour jeunes gens et pour adultes (si l'on admet cette tripartition générationnelle) se différencient moins par leur invention (on chasse les trésors, on fait naufrage, on est jeté en esclavage à tout âge) que par leur niveau de langue, leur degré de didactisme ou les efforts variables de vraisemblabilisation consentis par l'auteur : critères fragiles et peu opératoires.

Plus pertinent serait le discriminant spatial, puisque l'unité de tous ces romans réside dans la géographie d'un continent et que leurs intrigues sont souvent liées à des problèmes d'ordre cartographique. Il est relativement aisé de classer cette production romanesque autour de quelques pôles selon le lieu où l'action imaginaire se déroule, les poncifs propres à ce lieu, les populations dominantes et les figures historiques ou légendaires, véritables mythes coloniaux, qui y sont attachées. On pourrait en distinguer au moins six. L'Afrique du Nord et son *hinterland* saharien, générateurs d'une dramaturgie et de parcours descriptifs spécifiques au milieu désertique, dont la figure maîtresse est le Touareg ; le Soudan, au sens étendu de l'époque, c'est-à-dire le Sahel, du Sénégal au lac Tchad, terre d'affrontements militaires dominée par la figure de Samory et géographiquement par la cité de Tombouctou ; le Dahomey, introduit par la conquête militaire du début des années 90, avec Béhanzin, ses Amazones et la tradition sanguinaire des Grandes coutumes ; le Congo, dont les fictions nourries des grands modèles d'explorateurs que furent Brazza, Stanley et Livingstone, introduisent les motifs du fleuve africain et des cannibales ; l'Afrique nilotique et orientale avec les romans inspirés par le mahdisme et la personne du roi Ménélik, propices l'un et l'autre à l'anglophobie et à l'italophobie, et par la figure de Marchand à Fachoda ; l'Afrique australe enfin avec ce qu'ont de romanesque le « pays des diamants », de dramatique le grand Treck et de politique la résistance opposée par les Boers à l'annexion britannique. Nul doute que chacune de ces aires géographiques ne mérite l'étude approfondie et si possible comparative qui fait en général défaut ; mais dans une perspective

généraliste centrée sur la littérature française, l'embarras est que, malgré certaines différenciations topologiques, les mêmes stéréotypes romanesques circulent d'une zone à une autre du fait que, pour un romancier mal informé et enclin aux généralisations hâtives, l'Afrique et les Noirs sont partout les mêmes.

Plus gravement, ces trois critères (périodisation, public et géographie) ont pour faiblesse d'être extérieurs ou périphériques à leur objet. Mieux vaut donc rechercher un discriminant interne et, puisqu'il s'agit de romans d'aventures où la narrativité est dominante, se fonder sur ce qui différencie les scénarios narratifs eux-mêmes. Or il se trouve que si tous sont relatifs au même objet, l'Afrique, ils ne font pas de cet objet, peut-on dire, le même *usage*. L'Afrique est dans tous les cas objet de désir, mais la nature de ce désir varie, sans toutefois se disperser à l'infini. Chacune des formes de ce désir modèle son Afrique à sa façon, s'invente un héros *ad hoc* destiné à porter ce désir. On voit ainsi se constituer, selon la *fonction* que les personnages fictifs assignent à leur Afrique, selon le type d'objet – au sens sémiotique – que le continent constitue, selon la modalité du *faire* qui y domine, quatre familles de romans inégalement fournies en titres et qui ordonneront les quatre parties de cette étude. Sans faire une violence excessive aux textes et en admettant entre ces familles des alliances et des mésalliances de toutes sortes, on peut distinguer :

- des romans du *savoir* dans lesquels l'Afrique est définie comme un objet de connaissance ;
- des romans de l'*avoir* où, directement ou non, elle fait l'objet d'une appropriation personnelle ;
- des romans du *pouvoir* où s'exerce sur elle une volonté collective de domination ;
- des romans du *devoir* enfin où elle est associée à une obligation d'ordre moral de la part des Européens.

Parallèlement, le sujet de ce désir, c'est-à-dire le héros du roman, voit son identité et ses compétences varier avec les motifs qui le conduisent à entreprendre son voyage. Le roman du savoir met en scène des *hommes de science*, des explorateurs désintéressés aux yeux de qui l'Afrique doit finir sur une carte ou dans un livre. Le roman de l'avoir des *prédateurs* ou des *profiteurs* travaillant pour leur propre compte, et l'Afrique finit dans leurs poches. Dans le roman du pouvoir, le héros, mandaté par un État pour prendre possession de territoires, se fait diplomate et plus encore *militaire* et l'Afrique finit sous un drapeau européen, si possible tricolore. Le roman du devoir, enfin, colonise un territoire et donne à son héros la figure de *l'ingénieur*, le seul de tous qui finisse en Afrique. Comme ces romans permettent de le constater, ni le missionnaire, ni le maître d'école ni le

touriste n'ont, à quelques apparitions fugitives près, de véritable existence romanesque avant la guerre de 1914⁶⁸.

En découlent des dissemblances dans les rapports de ces fictions avec leur lecteur, comme le résume le tableau ci-dessous.

Le roman d'aventures africaines à la fin du XIX^e siècle Essai de typologie

	LES EXPLORATEURS	LES AVENTURIERS	LES POLITIQUES	LES FONDATEURS
Modalité du faire dominante	Le Savoir	L'Avoir	Le Vouloir	Le Devoir
Objectif principal de la fiction	Enseigner	Divertir	Faire réfléchir	Convaincre (roman à thèse)
Registre d'écriture dominant	Description et narration	Narration « pure »	Narration et dialogue	Narration et discours
Programmes narratifs dominants	Parcourir observer consigner	S'enrichir se venger	Négocier combattre vaincre	Légiférer bâtir gouverner
Relation à l'espace	Cartographie physique et ethnique	Un espace de jeu pour adultes	Délimiter et s'approprier des territoires	Se sédentariser cultiver produire
Personnage type	Le géographe l'ethnologue	Le prédateur le chasseur le globe-trotter	Le diplomate le militaire	L'ingénieur le médecin l'agronome
Romans exemplaires	Verne : <i>Cinq semaines en ballon</i> A. Belot : <i>La Vénus noire</i> J. H. Rosny : <i>Hareton</i> <i>Ironcastle</i>	L. Noir : <i>Les Coupeurs de têtes</i> L. Boussenard : <i>Aventures d'un gamin de Paris</i> P. de Sémant : <i>Gaëtan Faradel</i>	P. Hervieu : <i>La Sagesse de Koukourounou</i> Cap. Danrit : <i>L'Invasion noire</i> F. Hue : <i>Les Cavaliers de Lakhdar</i>	E. Monteil : <i>Le Roi Boubou</i> E. Deschaumes : <i>Le Pays des nègres blancs</i> A. Laurie : <i>Le Filon de Gérard</i>

Si tous les romans d'aventures ont pour objectif principal de *distraindre*, chacune de ces quatre familles a en plus une visée secondaire spécifique. Le roman du savoir prétend tenir un discours de sérieux et de vérité, il vise à *enseigner*, se fait référentiel, descriptif, didactique, et se laisse envahir par le

68. Le touriste apparaît dans *Notre Carthage* de Paul Adam, texte relatant un voyage accompli en 1912 mais publié en 1922. Lire « Sous le ciel d'or de l'Afrique. *Notre Carthage* de Paul Adam », par Liana Nissim, in *Crise fin-de-siècle et tentation de l'exotisme*, G. Ducrey et J.-M. Moura (éd.), Université de Lille III, coll. UL3, 2002.

discours intertextuel érudit. Le roman de l'avoir a pour seconde et donc pour unique fonction de *distraindre* : de même que le prédateur ne connaît que son désir, son roman cède à l'ivresse de l'événementiel, pratique l'irrévérence envers les sources livresques jusqu'à l'invraisemblance et l'irrespect de la morale jusqu'au cynisme. Le roman du pouvoir, lui, parle politique, intérêts collectifs et nationaux : propice au dialogue délibératif, il cherche et énonce des valeurs dont il aime à persuader l'autre par la parole ou par la force, ce qui le mène à *débattre*. Le roman du devoir, enfin, ne s'interroge plus, il sait ; il charge son héros d'une mission économique et morale dont il entend *prouver* la grandeur ; pour y parvenir, il n'hésite pas à plier l'aventure à ses intentions démonstratives et cède à la tentation du roman à thèse.

Cette typologie fonctionnelle retrouve donc *de facto* le mouvement de l'histoire, marqué au milieu des années 1880 par l'officialisation, en France, d'une politique coloniale et en Europe par la réunion du Congrès de Berlin⁶⁹. Avant cette décennie charnière, l'aventure résulte d'une initiative individuelle ; l'Afrique est une terre d'exploration, voir et savoir étant, pour peu de temps, les objectifs des visiteurs ; c'est aussi l'âge des grands aventuriers agissant pour eux-mêmes, en marge de toute autorité susceptible de leur demander des comptes. Au sortir de cette décennie, l'aventure tend à se faire collective, elle vise à conquérir des territoires et à les conserver ; après quoi l'on songe à s'installer, c'est-à-dire à coloniser. D'un point de vue cavalier, le roman d'aventures africaines passe donc, en quatre étapes qui se superposent souvent, du cognitif au ludique, du ludique au politique et enfin du politique à l'économique.

Sans doute nombre de romans appartiennent-ils successivement ou à la fois (d'une partie à l'autre ou d'un volume à l'autre) à deux ou trois de ces familles, celles-ci constituant non des classes subgénériques étanches, mais des propensions, des dominantes. Néanmoins, on verra que des éléments structurants essentiels de la fiction, comme l'espace et la description, la circulation des personnages, la temporalité (en terme de durée et de vitesse narrative), la tendance ou non à la cyclisation, varient assez sensiblement et parfois du tout au tout d'une famille à l'autre. Du même coup, il apparaîtra que le discours tenu sur l'Afrique et sur ses habitants, question à laquelle nombre d'études s'attachent par priorité sans mesurer assez la spécificité des discours de fiction, dépend au moins autant des exigences narratologiques internes aux textes que de présupposés idéologiques constitués en dehors d'eux. En particulier, lorsque les romanciers mettent en fiction les rapports entre Noirs et Blancs dans des épisodes que nous désignons aujourd'hui par

69. Les deux principaux discours de Jules Ferry sur la colonisation datent du 27 mars 1884 et du 28 juillet 1885 ; le Congrès de Berlin s'est réuni du 15 novembre 1884 au 26 février 1885.

le terme global de *racistes*. Quelque systématique, obstiné, obsessionnel que soit ce racisme, il prend des formes et des degrés différents selon le type de scénario où il est appelé à apparaître, de même que le Noir n'est pas recruté dans la fiction pour y jouer toujours, tant s'en faut, un rôle identique.

Aux parties consacrées à chacune de ces quatre sous-espèces composant la typologie du roman d'aventures africaines, nous en adjoindrons une dernière visant à rassembler, sous la forme d'une topique, quelques-uns des traits communs à l'ensemble de cette production. Car cette littérature populaire devait satisfaire à deux exigences peu compatibles. Récit *d'aventures*, elle devait, comme l'affirment le prière d'insérer de ses volumes ou le programme de ses collections, surprendre ses lecteurs en leur offrant des péripéties inattendues, des périls extraordinaires, voire excentriques⁷⁰ dans des lieux dépaysants, parmi des populations inconnues ; *populaire*, forcée de s'écrire vite, destinée à un public peu lettré, il lui fallait se pourvoir d'un répertoire de lieux communs capable de produire un vraisemblable africain aisément reconnaissable et porteur d'une forte prévisibilité. Peu nombreux, les *topoi* qui le composaient prenaient de la consistance par leur circulation même. Engendrés par l'idéologie coloniale, confirmés par les récits authentiques d'exploration, repris dans des romans d'aventures pour grand public, diffusés sous forme humoristique dans la littérature de jeunesse puis dans les manuels scolaires, il n'est guère étonnant que nous les retrouvions aujourd'hui encore, à peine remis au goût du jour, dans le discours social européen sur l'Afrique.

70. *Voyages extraordinaires*, *Voyages excentriques* : titres des deux séries de Jules Verne et de Paul d'Ivoi.

PREMIÈRE PARTIE

LES EXPLORATEURS

*Ce soleil d'Afrique a eu cela de singulier
que toutes nos humeurs à tous,
même nos humeurs secrètes,
ont fait éruption.*

Sainte-Beuve,
lettre à Flaubert
du 25 décembre 1862

Introduction

Les héros des romans d'exploration déclarent être mus par un désir de savoir qui prend deux formes selon que l'objet de ce savoir est constitué par l'Afrique elle-même ou bien, en Afrique, par l'espèce humaine tout entière. Dans un cas, l'Afrique est l'objet direct de la cognition, dans l'autre, elle n'en est que l'occasion et son statut diffère sensiblement.

Quand l'exploration a pour objet l'Afrique elle-même, l'espace y est ouvert et les personnages mobiles. Leur objectif et leur trajet consistent à se rendre d'un point à un autre et à revenir en Europe. L'invention des péri-péties et le plan du livre sont donc assujettis à la géographie : partir/revenir, revenir/ne pas revenir, se perdre/se retrouver, se perdre/être recherché forment le lexique de cette grammaire élémentaire de la spatialité. De là deux scénarios et deux trajets favoris : la traversée du continent d'un point à un autre, et souvent d'une côte à l'autre ; la boucle d'exploration consistant à atteindre un point et en revenir, avec cette variante inspirée de l'affaire Stanley-Livingstone : partir à la recherche de l'explorateur disparu pour le ramener chez lui¹. Le pays exploré n'a aucune vocation à être occupé ou conquis. Le dessein du voyageur est de le reconnaître, de dresser des cartes de géographie physique répertoriant et nommant des fleuves ou des montagnes, des cartes ethnographiques cataloguant des peuples inconnus et décrivant leurs mœurs. L'explorateur fictif ne diffère donc pas de son modèle authentique, par exemple le capitaine L. G. Binger qui, racontant à son retour son départ en expédition, rappelle à quels mobiles il a obéi :

« Je caressais peu à peu le rêve d'aller noircir un des grands blancs de la carte d'Afrique.

1 Nous rencontrerons ce scénario dans *La Vénus noire* de Belot (ch. II). On le retrouve dans *Les Enfants du capitaine Grant* de Verne et dans *À travers le Transvaal* de Léo Dex (Hachette, 1904), deux romans dans lesquels le ou les enfant(s) partent à la recherche de leur père. Dans le dernier cas, le romancier lui-même établit la comparaison entre son personnage fictif et son grand modèle : « C'est, paraît-il, un nouveau Livingstone » (p. 58).

Entre les deux branches du Niger et le golfe de Guinée, les éditeurs de cartes, pour donner satisfaction au public, qui a horreur du vide, avaient semé un peu au hasard, d'après des traditions légendaires et des informations indigènes – souvent difficiles à comprendre ou à interpréter, – un certain nombre de cours d'eau indécis, de montagnes hypothétiques, de noms d'États et de peuples, effacés comme des souvenirs de l'antiquité.

C'est là, dans cette terre vierge d'explorations, dans le cœur de cet inconnu, que je voulais pénétrer² ».

Ainsi définie, l'Afrique est pur objet de cognition. Son destin est d'entrer dans la bibliothèque du savoir occidental, et celui du savant, désintéressé comme la science qu'il incarne, de recevoir, une fois son objectif atteint, une récompense d'ordre symbolique (publications, notoriété, etc.). Sous ce rapport, on a là un roman *pré-colonial*, antérieur et étranger à tout projet de sédentarisation. C'est aussi pourquoi la fiction d'exploration africaine, inventée par Jules Verne avec *Cinq semaines en ballon*, est un genre taillé dans une peau de chagrin. Elle n'a d'existence qu'aussi longtemps qu'il existe des taches blanches sur les cartes d'Afrique et, son rôle étant de les faire disparaître, elle détruit son objet à mesure qu'elle se développe³.

En contrepartie, l'objet du voyage étant l'Afrique elle-même, celle-ci s'en trouve valorisée. Ces romans présupposent que les lecteurs partagent l'appétit de savoir de leurs héros et, le savoir passant par le *voir*, décrivent une activité essentiellement scopique. Ils comportent donc une forte composante descriptive et didactique : aux yeux d'un personnage qui voit pour faire voir, le spectaculaire, dans les deux sens du mot, est essentiel. Les romans de cette famille prétendent tenir sur le « continent inconnu » un discours crédible et vérifiable. Ils célèbrent l'érudition, citent leurs sources, recourent aux notes infrapaginales. Textes seconds, ils miment des textes authentiques, récits de voyage et rapports de mission. Souvent même, l'activité descriptive est inscrite dans la fiction : les personnages consignent leurs notes de voyage, élaborent des cartes, lisent les relations des voyageurs antérieurs, écrivent les leurs, au point que, par un paradoxe inévitable, ces romans racontant la découverte de pays sans écriture sont des romans de l'écriture permanente. Car leur scénario fait se rencontrer, selon l'axiologie

2. Dans *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889)*, Hachette, 2 vol., 1892, rééd. Société des Africanistes, 1980, p. 1-2.

3. Dans *Vers le Tchad*, roman de Léo Dex, on constate que, dès 1904, il ne reste plus aux aéronautes que les miettes à décrire. « Voici, dit l'un d'eux, une portion du Sahara dont la configuration n'eût jamais été relevée si les vents n'avaient pas poussé un ballon au-dessus de ce chaos de roches inaccessibles autrement que par la voie des airs ; aussi serait-ce un crime de lèse-science de notre part de ne pas profiter de cette occasion unique d'en fixer les détails sur la carte » (p. 86-87).

du XIX^e siècle qui a de la science l'étroite définition du positivisme, ce que l'humanité a de plus instruit et ce qu'elle a de plus ignorant, de plus moderne et de plus archaïque, la première moitié examinant l'autre comme un objet anthropologique d'une étrangeté absolue. Symboliquement, c'est à la lorgnette et du haut d'un ballon que, chez Verne et nombre de ses imitateurs, la première considère la seconde : distance verticale interprétable sans nul doute comme la hiérarchie des races humaines.

Mais si le romancier démarque des récits authentiques aussi longtemps que ses personnages imaginaires traversent des contrées déjà visitées et décrites, il s'invente une Afrique à lui dès qu'il les fait pénétrer dans les zones blanches de la carte. Les points d'embranchement et de débarrasage du fictionnel sur l'intertextuel érudit seront donc l'attestation que l'imaginaire trouve droit de cité dans des récits qui se recommandent volontiers de la neutralité scientifique. Débat capital pour l'identité générique de ces romans écrits au carrefour du *placere* et du *docere*. Il arrive que des romanciers scrupuleux débattent devant leur lecteur des rapports entre le véridique et l'imaginaire. C'est le cas dans le *Voyage extravagant mais véridique d'Alger au Cap, exécuté par huit personnages de fantaisie et leur suite*, de Julien Vinson et Paul Dive⁴, qui revient à trois reprises sur le problème posé par la dualité de son titre. Un *Avis de l'éditeur*, Dreyfous, commence par expliquer pourquoi sa *Bibliothèque d'aventures et de voyages* manque à son engagement de ne publier que « des récits authentiques de voyages *voyagés* ». Puis l'éditeur renvoie le lecteur à un appendice « à lire d'abord », dans lequel les auteurs donnent au lecteur le moyen, à chaque épisode nouveau, de « distinguer ce qui est d'une vérité absolue de ce qui est seulement l'application logique de vérités établies par la science, mais dont on n'a pas encore pu tirer parti ». Enfin, le chapitre XV intitulé « Les auteurs au lecteur – La part de l'imagination – Un entracte nécessaire » engage le lecteur dans des considérations métalittéraires et l'interroge :

« Les régions comprises dans cette partie de l'Afrique n'ont encore été parcourues par personne ; nul ne peut dire ce qui s'y trouve, ce qui s'y fait, qui y habite. [...] Que devons-nous faire, ami lecteur ? [...] L'occasion nous a paru bonne pour faire un peu de fantaisie, pour prendre en quelque sorte une récréation de quelques instants, et nous avons cru pouvoir combler une lacune inévitable à l'aide des ressources de l'imagination tempérée par la probabilité. Vous voilà bien prévenu ; tout ce que vous allez lire dans les trois chapitres qui vont suivre est de pure invention, quoique non absolument faux. Lisez donc ces chapitres sans y attacher une autre importance que celle d'un

4. Paris, Dreyfous, 1890.

entracte [...]. Que si vous craignez d'être la dupe de notre fiction, [...] tournez vite les pages [...] » (p. 127-128).

Si cette probité honore Dreyfous et ses auteurs, l'immense majorité des romanciers assument l'hybridité de leurs fictions et masquent les coutures d'un tissu textuel déchiré entre information vérifiable et affabulation romanesque, entre référentialité et investissement fantasmatique. On verra par exemple que *La Vénus noire* d'Adolphe Belot commence par importer dans la fiction, parfois textuellement, le récit de l'explorateur Schweinfurth, puis le congédie au moment de rêver sur la féminité phallique qui obsède alors l'imaginaire décadent : preuve que l'expression « continent noir » ne désigne pas seulement l'Afrique mais aussi, selon la célèbre formule de Freud, la sexualité féminine. C'est pourquoi aussi le statut de l'Africain possède tant d'ambiguïté dans ce type de roman. Il est promu, certes, objet digne de connaissance ethnologique, mais cette connaissance de seconde main ripe vers le voyeurisme exotique et le tremplin à fantasmes. Ce que l'imaginaire européen requiert de l'Africain, c'est son altérité, sa primitivité, voire sa sauvagerie ; ce qu'il affectionne, ce sont les *curiosa*, le travail que le fantasme est susceptible d'effectuer sur le corps humain en s'appuyant sur de vagues informations ethnologiques.

Ces romans d'exploration prennent une forme différente quand la volonté de savoir change d'objet. Dans ce cas, il s'agit toujours de visiter un continent inconnu, mais l'Afrique cesse d'être un espace spécifique pour devenir un *temps*, un âge du monde. La parcourir permet à l'explorateur de rejoindre le passé archaïque de l'humanité. De là des romans de lignée plus ou moins darwinienne qui s'interrogent sur l'évolution des espèces dans un but plus spéculatif que descriptif dès lors que la science tend vers la science-fiction. À vrai dire, la remontée du temps est le bruit de fond thématique de la quasi-totalité de l'aventure romanesque africaine. Elle passe seulement au premier plan quand le romancier invente, comme Verne dans *Le Village aérien*, une population encore inconnue vivant dans la canopée et constituant le chaînon manquant entre le singe et l'homme ou comme Rosny aîné qui, dans *L'Étonnant voyage de Hareton Ironcastle*, remonte encore plus loin dans l'histoire des espèces et invente, comme il l'avait fait avec les hommes-cristaux de *Xipéhuz*, des êtres vivant aux frontières de divers règnes.

1

Cinq semaines en ballon ou l'Afrique escamotée

« J'ai débuté par l'Afrique, par quel continent finirai-je ? », se demande Jules Verne en 1893¹. Par l'Afrique, répondra en 1914 *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, ultime roman publié sous son nom, mais rédigé par son fils Michel sur un scénario paternel. Mais de ce fait que les *Voyages extraordinaires*, commencés en Afrique par *Cinq semaines en ballon*² (1863), s'y terminent aussi, on ne déduira pas que le « continent noir » y occupe une place de prédilection. À certains signes, il semble au contraire faire l'objet de diverses procédures d'effacement ou d'oblitération. Parfois la fiction paraît répugner à un contact avec le sol africain : dans *Cinq semaines en ballon* comme dans le *Village aérien*, elle nous propose une Afrique en l'air ; ailleurs, la terre africaine n'est présente que pour s'absenter aussi vite, au moins partiellement : emportée – sans Africains – dans l'espace par la météorite d'*Hector Servadac*, noyée sous les flots de la Méditerranée dans *L'Invasion de la mer*. Quant à la *Mission Barsac*, elle n'en atteint le cœur inconnu que pour y découvrir Blackland qui désigne, comme son nom ne l'indique pas, un empire créé par le pouvoir des Blancs et dont le destin est de disparaître. Le titre même de *Cinq semaines en ballon*, en n'affichant que la durée et le mode de locomotion, rejette le localisateur *Afrique* dans un sous-titre (*Voyage de découvertes en Afrique par trois Anglais*) que l'on prend rarement la peine de citer. Tant il est vrai que, dans ce *coast to coast* sans précédent, la trouvaille de Verne consistant à montrer une Afrique vue du ciel fait que le parcours vaut d'abord par son terme, que le continent

-
1. Cité par J. Davy, *San Carlos et autres récits inédits*, Notice, Le Cherche-midi, 1993.
 2. Verne fait lire le roman à Hetzel dans l'été 1862 et signe avec lui son premier contrat en octobre. Le livre paraît en janvier 1863. Nous le citerons dans sa réédition du Livre de poche.

s'abolit d'avoir été aperçu. Conçu comme une partie de yo-yo (le chapitre XLI du roman compare plus noblement le ballon du professeur Fergusson au rocher de Sisyphe), ce voyage où monter signifie progresser et descendre s'arrêter, impose pour règle paradoxale aux visiteurs de toucher le sol le moins possible, et voue l'Afrique à ne demeurer qu'un espace visuel. Du même coup, il impose aussi au lecteur de comprendre comment et pourquoi le continent africain entre dans la fiction populaire pour y être aussitôt tenu à distance, voire escamoté.

Où finit l'Afrique

La première question est de savoir ce que Fergusson et ses deux acolytes vont faire en Afrique. À cela, plusieurs réponses.

Leur premier objectif ressortit à la gratuité d'un exploit que l'on dirait aujourd'hui sportif : effectuer la toute première transcontinentale africaine par la voie des airs. Ce premier roman est donc aussi le premier exercice viatique à contraintes – même si ces contraintes ne sont pas contractualisées avant le départ comme ce sera le cas pour les quatre-vingts jours imposés à Phileas Fogg ou pour les cinq sous à Lavarède. Il s'agit de traverser un continent sans en toucher le sol et en y marchant le moins possible. L'inventeur de ce défi, Fergusson, montre un goût certain pour la publicité, un grand respect des *media* et un souci urgent, à l'arrivée, de faire attester son record³. Ou plutôt ses records puisque le sens du titre est double. « Cinq semaines » désigne l'extrême rapidité du voyage essentielle au récit d'exploit technologique. De fait, Fergusson a beau être le premier à survoler l'Afrique d'est en ouest, il fait la course contre ceux qui ont parcouru au sol les distances qu'il franchit au ciel. Dans son esprit, le ballon engage et gagne une compétition en différé contre les expéditions terrestres antérieures. « Après deux jours de traversée, nous avons parcouru par nos déviations près de 500 milles géographiques. Les capitaines Burton et Speke mirent quatre mois et demi à faire le même chemin ! », se flatte-t-il avec la supériorité du volant sur le rampant (p. 109). Mais, à une époque (le début des années 1860) où les

3. Les recherches sur l'aérostation, alors en plein développement, retiennent l'attention des écrivains. Les projets de Pétin et de Giffard ont nourri le rêve développé par Hugo en 1859 dans « Plein ciel », poème terminal de *La Légende des siècles* ; Théophile Gautier, passionné par les aérostats, a même prévu le scénario du roman de Verne : « Avec le vaisseau volant, on ira en Californie en quelques heures, on descendra dans le centre mystérieux de l'Afrique » (dans « Locomotion aérienne. Système de M. Pétin », *La Presse*, 4 juillet 1850).

vols en ballon étaient encore très brefs, la locution « cinq semaines » invite simultanément le lecteur à s'émerveiller sur l'extrême longueur de ce parcours aérien effectué dans une nacelle transformée en « maison volante ». Pour ces deux raisons, les articulations internes de ce curieux récit de voyage, au lieu d'être spatiales, sont d'ordre temporel : la formule « le lendemain » y sert de démarcateur usuel, au détriment de l'espace et des toponymes africains.

Le sous-titre donne en effet à l'aventure un objectif moins ludique, celui d'un « voyage de découvertes ». Le trio d'aérostiers s'assigne une mission d'exploration, part à la chasse de savoirs nouveaux. Dès son entrée dans la littérature populaire, l'Afrique, « cette mystérieuse contrée livrée de toutes parts aux investigations de la science » (p. 52), est donc définie comme un objet à dévoiler, un secret à percer. Il faut voir pour savoir. Jouant du mystère africain, Verne fait référence à Œdipe, le perceur de secrets⁴, mais aussi, implicitement aux mythes d'Argus ou d'Asmodée. « Le XIX^e siècle ne se passerait certainement pas sans que l'Afrique n'eût révélé les secrets enfouis dans son sein depuis six mille ans » (p. 53). Et comme le voir est toujours plus ou moins transgressif, le chef de l'expédition est saisi dans les moments difficiles d'angoisses de nature prométhéenne :

« Avait-il bien agi ? N'était-ce pas tenter les voies défendues ? N'essayait-il pas dans ce voyage de franchir les limites de l'impossible ? Dieu n'avait-il pas réservé à des siècles plus reculés la connaissance de ce continent ingrat ? » (p. 207)

L'embarras est que ces amplifications à résonance mythologique ont un caractère rhétorique, scolastique. Elles ne sont soutenues dans le récit par aucune illustration sérieuse. Fergusson, qui est un esprit positif, un comtien comme son ami Dick, n'a pas le sens de la transgression ou du sacré. Aucun épisode du livre ne le montre saisi de ce *tremendum* qui en défend l'approche. L'épisode du missionnaire lazariste sauvé du supplice par l'intervention secourable des aérostiers, aux chapitres XXI à XXIII, l'illustre sans ambiguïté. Verne, conscient de faire rivaliser ses personnages avec l'Église sur le terrain de la maîtrise du ciel, pastiche le style des hagiographies pour montrer que la technique effectuée aujourd'hui ce qu'on appelait jadis des miracles : la « voix venue du ciel qui lui lança [au missionnaire] des paroles de consolation » (p. 188) ne provient point des anges, mais des hommes. L'aérostat qui le sauve substitue au miracle de l'ascension de Jésus un

4. « L'Afrique va livrer enfin le secret de ses vastes solitudes ; un Œdipe moderne nous donnera le mot de cette énigme que les savants de soixante siècles n'ont pu déchiffrer » (p. 10).

prodige rationnel produit par l'industrie humaine et mesurable en nombre de sacs de lest. Du même coup, l'évocation de ce martyr s'élevant vers le ciel par la grâce de soixante livres de lest fait l'objet d'un récit malicieusement équivoque : « il eut alors la force de se relever un peu et de sourire en se voyant emporté dans ce ciel si pur⁵ ! » (p. 186) Si Fergusson, capable à la stupeur de Joe de « dissiper les ténèbres », arrache ainsi un homme à ses bourreaux « dans un rayon d'éblouissante lumière » – électrique s'entend –, il prive de son martyre ce messie moderne, « maigre, ensanglanté, couvert de blessures, la tête inclinée sur la poitrine, comme le Christ en croix » (p. 180) et finira par l'inhumer, avec une ironie sévère, dans un gisement d'or. Il est vrai que cette agonie édifiante fait verser force larmes de compassion aux passagers du *Victoria*, saisis d'une piété sincère, mais le dialogue échangé par le Lazariste et le compagnon du docteur Fergusson sonne comme la reconnaissance réconciliatrice, six ans après la parution de *Madame Bovary*, de l'abbé Bournisien et du pharmacien Homais, renvoyés dos à dos :

« – La science a ses héros, dit le missionnaire.
– Comme la religion a ses martyrs, répondit l'Écossais⁶ ».

Même concurrence entre les martyrologes : celui des aventuriers de la science (p. 21) est infiniment plus fourni que celui de la religion⁷. Pourtant, si Fergusson est bien, comme le suggère Simone Vienne, « une figure rationalisée [...] du Sauveur⁸ », si la science fait ainsi une rude concurrence au religieux, l'ère qu'elle définit fait, de même, reculer l'âge de la poésie et du mythe, selon le modèle épistémologique défini par Auguste Comte. C'est ce qu'enseigne à Verne la découverte des sources du Nil.

« La poésie y perdra sans doute ; on aimait à supposer à ce roi des fleuves une origine céleste ; les anciens l'appelaient du nom d'Océan, et l'on n'était pas éloigné de croire qu'il découlait directement du soleil ! Mais il faut en

-
5. Voir encore le double sens pris par la formule « Le Ciel vous a envoyés vers moi, le Ciel en soit loué ! » (p. 186) dans le récit du sauvetage. Même jeu au moment où l'altitude suffit à guérir Kennedy atteint par la fièvre : « – Ah ça ! mais c'est un paradis que ce ballon, dit Kennedy déjà plus à l'aise. – En tout cas il y mène », répondit sérieusement Joe. [...] Trois heures plus tard, la prédiction du docteur se réalisait. Kennedy ne sentait plus aucun frisson de fièvre » (p. 92-93).
 6. Nous ne partageons donc pas l'avis de Volker Dehs qui conclut de cet épisode que « la science ne s'en prend pas à la religion, mais devient le moyen de son intervention » (« L'Âme de l'oncle Lindenbrock. Science et religion dans les *Voyages extraordinaires* », in Jules Verne, *La science en question, Revue des Lettres modernes*, 1992, p. 96).
 7. Le romancier ne cite pas moins de cent vingt-neuf noms de « voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique » en glissant *in fine* celui de Verne (p. 10).
 8. Jules Verne, Balland, 1986, p. 129.

rabattre et accepter dignement de temps en temps ce que la science nous enseigne ; il n'y aura peut-être pas toujours des savants, il y aura toujours des poètes » (p. 156).

La question des fins ultimes n'est pas davantage d'actualité à bord du *Victoria*. Lorsque Kennedy énonce ses principes positivistes (« Le pourquoi m'inquiète peu ; la raison me préoccupe moins que le fait. Cela est ainsi, voilà l'important »), son ami Fergusson ne défend la spéculation métaphysique qu'avec une grande mollesse. Il en tolère volontiers la pratique, mais comme un plaisir intellectuel de qualité, un sport de l'esprit ne tirant pas à conséquence : « Il fut bien philosopher un peu, mon cher Dick ; cela ne peut pas faire de mal » (p. 209). Et, même pratiquée à cette dose homéopathique, la philosophie n'en éveille pas moins la méfiance du narrateur. Selon lui, « l'homme est plus à plaindre qui ne peut s'arracher à sa pensée par un travail ou une occupation matérielle » (p. 217). Éloge de l'activité humaine, apologie anti-pascalienne du divertissement qui confirment que les voyageurs verniens ne sont, malgré les amplifications mythologico-rhétoriques fournies par les humanités scolaires du XIX^e siècle, ni des Prométhée livrés au vautour divin, ni des philosophes torturés par la question des pourquoi, ni des aventuriers de Dieu en quête des fins dernières.

Que font-ils donc en Afrique ? Des découvertes, a déjà répondu Verne dans le sous-titre. À y regarder de plus près, pourtant, Fergusson s'intéresse moins à ce que l'Afrique peut donner à voir de nouveau qu'il ne recherche ce que ses devanciers ont vu avant lui. Ce qui le requiert n'est pas de voir ce que le monde recèle d'inconnu, mais de vérifier si les livres dont il a chargé sa nacelle disent vrai⁹. C'est donc un voyage de redécouverte dont le maître mot est *relier*. Fergusson est préoccupé par l'idée de retrouver, du haut du ciel, les traces des explorations terrestres, d'identifier le point limite atteint par chacune d'elles et de les rabouter au point atteint par une autre expédition. Procédant ainsi à une sorte de maillage cartographique, il veut « reli[er], en les complétant, les notions éparses de la cartologie africaine » (p. 1), « reconnaître les traces de ses devanciers » (p. 90), « relier les travaux [des] voyageurs et compléter la série des découvertes africaines » (p. 10), comme pour ajouter le volume manquant au rayon d'une bibliothèque. Chaque étape du voyage aboutit au même *satisfecit* : « Nous avons relié les explorations de l'est à celles du nord » (p. 156) « Nous allons pouvoir rattacher les travaux des capitaines Burton et Speke aux explorations du docteur Barth ». Et il ajoute, en escamotant significativement les Africains qu'il survole au

9. Au moment où il faut alléger le ballon pour échapper aux hommes d'Al-Hadji, Fergusson fait jeter tout ce qui est à bord (eau, nourriture, armes, etc.), mais conserve les livres et les cartes.

bénéfice des Européens qui ont écrit sur leur continent : « nous avons quitté des Anglais pour retrouver un Hambourgeois » (p. 243) : preuve que la cartographie, monopole absolu des Occidentaux, ôte l'Afrique à ses habitants pour la faire entrer dans les livres.

De là la composition spatiale du roman que masque la distribution en chapitres. Entre Zanzibar, lieu de départ, et le Sénégal, point d'arrivée, trois phases se distinguent : dans la première (ch. XI à XVIII) et la dernière (ch. XXIX à XLIV), Fergusson suit, quitte¹⁰, et pour finir retrouve les traces de ses prédécesseurs en survolant des régions déjà visitées qui jouissent, de ce fait, d'une existence livresque préalable ; de là un afflux de toponymes répertoriés et d'anthroponymes inscrits aux fichiers des bibliothèques ou au sommaire des revues spécialisées. Dans l'entre-deux en revanche (ch. XIX à XXVIII), quand le ballon survole des espaces non encore visités, les personnages et le récit lui-même perdent temporairement leur objectif, et Verne invente alors, comme en apesanteur, des épisodes de fantaisie (l'éléphant remorqueur, la découverte d'un gisement d'or) et des péripéties dramatiques (le sauvetage du missionnaire, la soif dans le désert, le combat contre les lions) qui pourraient se passer n'importe où et qui n'ont guère pour but que de retarder la mission assignée au *Victoria* par Fergusson.

C'est pourquoi aussi, dans ce roman imprudemment sous-titré *Voyage de découvertes*, les émotions de l'explorateur sont toutes de *reconnaissance*. « Voilà bien ces intraitables tribus signalées par MM. Petherick, d'Arnaud, Miani et ce jeune voyageur, M. Lejean » (p. 157). Dans ses moments les plus heureux, Fergusson ne voit pas : il superpose et compare le paysage vu du ballon aux cartes ou descriptions livresques antérieures. Survolant Tombouctou – Tombouctou-la-Mystérieuse ! – c'est moins Tombouctou qui l'émerveille que la fidélité des relevés dressés par les premiers voyageurs : « Fergusson en suivait les moindres détails sur le plan tracé par Barth lui-même, et il en reconnut l'extrême exactitude » (p. 324)¹¹. Devant les sources du Nil, lieu mythique dont Fergusson est supposé percer l'énigme, sa joie, singulier paradoxe, tient moins au fait qu'il est le premier à les découvrir qu'à l'existence de prédécesseurs qui les ont *déjà* été identifiées :

« Voyez ! s'écria-t-il, voyez, mes amis ! les récits des Arabes étaient exacts ! Ils parlaient d'un fleuve par lequel le lac Ukéréoué se déchargeait vers le nord, et ce fleuve existe, et nous le descendons [...]. C'est le Nil ! » (p. 149)

10. « Voici que nous commençons véritablement notre traversée africaine. Jusqu'ici nous avons surtout suivi les traces de nos devanciers. Nous allons nous lancer dans l'inconnu désormais » (ch. XIX, p. 158).

11. Voir encore p. 251 : « Vous voyez que les travaux de ce savant [Barth] sont d'une extrême précision ».

Pour s'assurer qu'il ne se trompe pas, Fergusson vérifie encore la conformité de ce qu'il voit avec les descriptions antérieures (« Voilà bien la cascade indiquée par M. Debono », « C'est l'île de Benga ! c'est bien elle ! », p. 152-153) jusqu'à exiger une authentification écrite, gravée sur une pierre : « A. D. [...] Andrea Debono ! La signature même du voyageur qui a remonté le plus avant le cours du Nil ! » (p. 155)¹² De même quand il survole une zone déclarée inconnue, cette zone ne l'est jamais entièrement puisqu'il existe, là encore, quelques pistes antérieures dans les « récits des Arabes » et leurs « essais de cartes » : « Aussi vais-je suivre notre route sur l'une d'elles et la rectifier au besoin », décide-t-il (p. 159).

L'important ne réside donc pas dans une relation directe entre explorateur et monde nouveau, mais dans la vérification de la qualité mimétique des représentations cartographiques préalables. De là le bilan de l'exploration dressé dans le dernier alinéa du roman : Fergusson aura « constat[é] de la manière la plus précise les faits et les relèvements géographiques reconnus par MM. Barth, Burton, Speke et autres » et s'attend à être lui-même « contrôl[é] » par ses successeurs au sol (p. 363). Et de même qu'il avait transformé en récits, durant les temps morts de la traversée, les voyages et les mésaventures de ses prédécesseurs¹³, sa propre expédition, qui n'a rien changé à un continent qu'elle est fière d'avoir à peine frôlé, n'a d'autre finalité que de produire de nouveaux récits : ce que Fergusson s'empresse de faire en rédigeant le procès-verbal de son arrivée au Sénégal qui attestera la réalité de son voyage¹⁴ et en publiant une relation dans le *Daily Telegraph*. L'Afrique étant faite à ses yeux pour se résorber dans les mots, il reste dans la nacelle du ballon à « mettre [s]es notes en ordre » plutôt que d'accompagner Joe et Fergusson au sol, quand il le pourrait. Le roman s'ouvre ainsi au chapitre II par des énumérations de textes, et se résorbe dans des textes. Il aura moins agrandi le monde connu qu'allongé la liste des livres à lire.

Choisir comme découvreur de l'Afrique un personnage plus « amoureux de cartes et d'estampes » que de ses congénères n'est évidemment pas sans incidences sur la représentation de ce continent. Celle de *Cinq semaines en ballon* se lit de deux façons aux effets convergents.

Comme une carte d'abord. C'est moins l'Afrique elle-même qui est donnée à voir que sa figuration abstraite, exprimée dans les termes d'un problème de géométrie. Le monde n'existe et ne vaut, pour Fergusson, que s'il a été intellectualisé. « La carte africaine se déroule sous mes yeux dans le

12. « Fergusson reconnut les chutes de Gouina » (p. 355).

13. Voir aux chapitres XIX et XXVIII les histoires de madame Blanchard et du missionnaire, au ch. XXVIII celle de James Bruce.

14. Pour l'analyse précise de ce dispositif scopique exigeant « trois instances, un spectateur, un spectacle et un spectateur du spectateur », lire Christian Chelebourg, *Revue Jules Verne*, n° 3, p. 37-38.

grand atlas du monde », rêve-t-il avant le départ, et il l'observera, de fait, « comme sur un plan déroulé » (p. 254). Fuyant le contact physique, son appréhension reste visuelle et cognitive, et le lexique témoigne de la volonté d'abstraction cartographique. C'est le « point d'intersection » des trois grands axes d'exploration antérieure qu'il recherche (p. 10). Ce qui le préoccupe, c'est la « conformation orographique » (p. 94) d'un pays dont il tient à bonne distance intellectuelle la réalité physique et sensorielle grâce à son jargon de géographe : « Ces trois ramifications [...] sont séparées par de vastes plaines longitudinales ; ces croupes élevées se composent de cônes arrondis, entre lesquels le sol est parsemé de blocs erratiques et de galets », etc. (p. 94). La complexité du monde acquiert du même coup une stupéfiante lisibilité, mais en l'abstrayant, la description transforme le paysage africain en légende de carte :

« L'île de Zanzibar s'offrait tout entière à la vue et se détachait en couleur plus foncée comme sur un vaste planisphère ; les champs prenaient une apparence d'échantillons de diverses couleurs ; de gros bouquets d'arbres indiquaient les bois et les taillis » (p. 78).

De même que Fergusson, géologue, cherche derrière les paysages apparents à atteindre « la carcasse rudimentaire du globe » (p. 201), il soumet le monde humain à une géométrisation et une abstraction similaires. À vol d'oiseau, la ville de Kouka lui paraît faite d'une « multitude de dés à jouer » (p. 265) et Tembouctou, dévêtue de sa légende, se ramène à « un entassement de billes et de dés à jouer » (p. 324).

Un second procédé, fondé sur le même écart séparateur, renforce la mise à distance de l'Afrique : sa transformation en *spectacle*¹⁵. Vivant dans la nacelle du ballon comme dans un non-lieu, s'interdisant – à l'exception du sauvetage du missionnaire – toute intervention sur ce qui se passe au sol, aussi physiquement étrangers aux scènes observées que les spectateurs dans un théâtre le sont à ce qui se déroule de l'autre côté de la rampe, les aéroliers, « la lunette à l'œil » en permanence¹⁶ (p. 145), ont pour principal but de créer les conditions propices à l'action de voir¹⁷ et d'apprécier le spectacle au moyen de superlatifs exclamatifs revenant d'une manière

15. Sur ce point on se reportera encore à Ch. Chelebourg, *Jules Verne, l'œil et le ventre. Une politique du sujet*, Lettres modernes, Minard, Paris/Caen, 1999.

16. Bien voir est essentiel, mais à distance. Joe possède « une puissance et une étendue de vision étonnantes » ; il a « la rare faculté de distinguer sans lunettes les satellites de Jupiter » et sait « joliment se servir de ses yeux » (p. 38-39).

17. Le respect du point de vue est parfois incertain : du haut du ballon, les voyageurs réussissent à observer les pipes fumées par les Touaregs et leur barbe « rare mais hérissée » (p. 322 et 332).

machinale. « Quel magnifique spectacle se déroulait aux yeux des voyageurs » (p. 78). « Magnifique spectacle pour des regards qui dominaient et saisissaient cet ensemble » (p. 245), etc.¹⁸. Si « la domination de la nature par l'homme » est bien, selon la formule de Pierre Macherey, « le sujet de tous les romans de J. Verne¹⁹ », cette domination, dans ce premier roman, est celle seulement d'un regard dominant. Comme dans un diorama, l'Afrique défile paisiblement sous les pieds de spectateurs installés au balcon (« on ne se sent pas marcher, et la nature prend la peine de se dérouler à vos yeux ! », s'émerveille Joe p. 82), et, s'immobilisant parfois, pose en tableaux cadrés et coloriés avec soin. Comme au théâtre de la Porte Saint-Martin spécialisé dans les pièces à machines, la nature africaine se met en scène, transforme en exhibition les dangers inoffensifs qu'elle recèle. Orage tropical, cataracte, éruption volcanique, nuage de sauterelles, simoun ensevelissant une caravane, incendie de forêt : le *tour* aérien tient sa promesse et offre un « tout complet ». Et pour accompagner ces tableaux vivants ne manque même pas, en nocturne, la musique de scène : « Les grenouilles firent retentir leur voix de soprano, doublée du glapisement des chacals, pendant que la basse imposante des lions soutenait les accords de cet orchestre vivant²⁰ » (p. 105).

La raison de ce processus d'abstraction, qui reparait en 1871 dans le second roman africain de Verne, *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*²¹, tient sans doute au rôle singulier joué dans *Cinq semaines en ballon* par les êtres humains. Durant leur vol, les trois aéroliers jouissent d'une autarcie préméditée qui les dispense d'entretenir aucun rapport avec eux. Dans les rares moments qu'ils passent au sol, ils ne laissent aucune trace matérielle de leur présence. Deux fois seulement en

18. Attesté à vingt-trois reprises dans le roman, le mot *spectacle* apparaît neuf fois dans des phrases exclamatives et est lié à trois sentiments récurrents : la surprise (curieux, étrange, nouveau, inattendu), l'émerveillement (beau, admirable, magnifique) et le dégoût (repoussant, hideux, terrible).

19. « Jules Verne ou le récit en défaut », *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspéro, 1966, p. 190.

20. Même métaphore p. 110, la rumeur de la ville de Kaneh devenant « symphonie pastorale ».

21. L'argument fictionnel est de nouveau d'ordre scientifique : une mission internationale séjourne en Afrique en 1854-1855 pour y mesurer un arc de méridien terrestre et affiner ainsi la mesure du mètre étalon. Mais le continent est dépeuplé de ses habitants jusqu'à l'absurde : alors que les savants, durant près d'un an, franchissent des distances considérables, s'installent longuement en différents lieux, *pas un Africain ne se montre*. Le continent est un pur espace géométrique, aussi vide en hommes que les pages d'un manuel de trigonométrie – du moins tant que Verne ne convoque pas la troupe des bandits Makololos qui offre au dénouement la tension dramatique jusqu'alors manquante (voir *infra*, chapitre XIV). Analysant cette dépossession du monde réel au profit de sa représentation cartographique, Michel Serres écrit : « l'explorateur [...] occupe la terre, il la mesure, il la maîtrise et la métrise. Le pittoresque est raboté, l'espace devient abstrait » (*Jouvenances sur Jules Verne*, éd. de Minuit, 1974, p. 73).

trente-cinq jours, ils sont amenés à intervenir sur le destin des autres, mais sans parvenir à le modifier : Fergusson est invité à soigner un roi africain alcoolique « dont il n'y avait rien à faire » (p. 117) et il soustrait un missionnaire français au martyre qu'il était venu chercher, sans réussir à l'empêcher de mourir. Nulle idée, *a fortiori*, d'installation durable, nul projet colonial dans ce roman. C'est à peine si de vagues songeries de robinsonnade traversent l'esprit de Dick Kennedy (p. 142) et de Fergusson qui a lu et relu le roman de Daniel de Foe dans son enfance (p. 5) : référence significative pour un récit d'exploration *continentale* que celle du roman de l'île *déserte* ! Quant aux Anglais de Zanzibar ou aux Français du Sénégal, ils n'assurent qu'un service fonctionnel en protégeant le lancement et l'arrivée du ballon et ne soulèvent pas plus que le narrateur le problème de la légitimité des conquêtes coloniales. La question de l'esclavagisme elle-même est évoquée dans des termes purement informatifs qui, dans ce premier roman, la neutralisent.

« L'île fait un grand commerce de gomme, d'ivoire, et surtout d'ébène, car Zanzibar est le grand marché d'esclaves. Là vient se concentrer tout ce butin conquis dans les batailles que les chefs de l'intérieur se livrent incessamment. Ce trafic s'étend aussi sur toute la côte orientale, et jusque que sous les latitudes du Nil, et M. G. Lejean y a vu faire ouvertement la traite sous pavillon français » (p. 68).

Car Fergusson, pénétré du scepticisme relativiste des Lumières, doute non de la supériorité cognitive de la civilisation blanche, mais de l'utilité de l'exporter sur le continent africain : « Quand, au bout du compte, les peuplades de l'Afrique seraient civilisées, en seraient-elles plus heureuses ?... Était-on certain, d'ailleurs, que la civilisation ne fût pas plutôt là qu'en France ? » Questions rhétoriques au reste, à en juger par la barbarie omniprésente dans l'Afrique aperçue du haut du ballon. Au sens le plus strict du mot, il n'a donc aucun usage à *faire* de l'Afrique.

C'est que le Verne des années 1860 n'a guère confiance, comme le confirme son *Paris au XX^e siècle* demeuré longtemps inédit, dans l'avenir d'une humanité cédant au tout-technologique. En témoigne dans *Cinq semaines en ballon* le pessimisme des songeries eschatologiques de Dick Kennedy :

« Ce sera peut-être une fort ennuyeuse époque que celle où l'industrie absorbera tout à son profit ! À force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière chauffée à trois milliards d'atmosphères fera sauter notre globe ! » (p. 124)